

LE SIXIESME LIVRE

DE LA QUATRIESME PARTIE D'ASTRÉE

Mais Silvandre, apres s'estre mis dans le bois pour fuir la compagnie d'Alcandre et de son frere, alla roulant toute la nuict jusqu'à la pointe du jour que de fortune estant arrivé sur le bord de Lignon le sommeil l'assoupit tellement que les soleil estoit desja assez haut lors que quelques chiens des troupeaux voisins l'esveillerent en courant des loups qui de fortune ce jour là estoient venus pres de leurs parcs. Autrefois qu'il n'avoit point le cruel ennuy qui l'affligeoit, s'il eust ouy la voix de ces chiens, il eust esté le plus diligent de tous les bergers à courre pour la conservation de son troupeau ou de celuy de ses amis. Mais à ce coup il ne s'en esmeut non plus que s'il n'y eust point eu d'interest, qui montre que la plus forte passion fait que nostre eme mesprise la plus foible. Et de fortune, presque en mesme temps, un vacie de ceux qui souloient servir à l'Oracle de Montverdun, et qui estoit de la cognoissance de ce berger, passant pres de luy, et ne voyant point qu'il se mist en devoir de secourir les chiens, s'en estonna grandement, et d'abord eut quelque opinion qu'il se trovast mal, parce que ce n'estoit pas sa coustume d'en user ainsi.

Mais s'approchant de luy et ne recognoissant à son visage aucune marque de maladie, d'autant qu'il dissimula son ennuy quand il le vit approcher : Et quoy ? Silvandre, luy dit-il, que veut dire que vous ne faites point de conte de poursuivre ces ennemis communs de nos troupeaux ? – Je ne sçay, respondit froidement le berger, de quels ennemis vous parlez, me semblant qu'il y en a de tant de sortes que celuy qui voudrait se resoudre de les poursuivre tous n'entreprendroit pas une petite affaire. – Vrayment, reprit le vacie, je cognois bien que ce n'est pas sans raison que les dieux nous menacent de quelque grand et tres-grand malheur, car il n'y a point de signe plus asseuré de la ruine d'une contrée que quand Tautates luy oste les grands personnages par le conseil et la valeur desquels elle estoit conservée, ou bien quand ceux qui y restent perdent le soing de son bien et de sa defense. – Et pourquoy, adjousta Silvandre, dites-vous ces paroles ? – Parce, respondit le vacie, qu'il y a desja plusieurs jours que toutes les victimes que nous sacrifions se trouvent, tellement defectueuses, qu'elles estonnent tous les sacrificateurs. Jamais de mon temps telle infortune n'est arrivée, et je la dis infortune, parce que c'est un presage des plus mal-heureux qui nous puisse arriver. Et maintenant je voy que Silvandre, qui souloit estre l'un des plus curieux de toute cette contrée à la conservation de son bien, en mesprise le soing, et semble que son mal ne le touche non plus que s'il n'y avoit point de part. – Il ne faut pas, reprit alors Silvandre, que vous preniez nul augure de mes actions, car outre que le Ciel ne veut pas que l'on prenne garde à une personne si malheureuse que je suis, encore le peu que je vaux ne doit pas estre considerable. Le vacie alors luy respondit : Il y peut avoir de l'excez, aussi bien à se mespriser qu'à se trop estimer, et quelquefois ces paroles sont autant de signes de vanité et d'ambition, que les louanges que de sa propre bouche on s'attribue, comme ce sage ancien fit bien entendre à celuy qui, pour monstrier qu'il mesprisoit les habits et les parures somptueuses, portoit un manteau tout percé de vieillesse, lors qu'il luy dit : Cache-la bien, cette ambition, car je la vois paroistre par les trous de ton manteau. Prenez garde aussi, Silvandre, qu'en parlant de vous moins avantageusement qu'il ne se doit, vous ne soyez accusé d'une mesme faute. Chacun

qui cognoist Silvandre sçait assez son merite et sa capacité, et en quelle estime il est dans cette contrée ; c'est pourquoy d'en dire mal contre l'opinion de chacun, c'est ou se vouloir, declarer son ennemy, ou vouloir donner occasion d'estre loué davantage.

Et à ce mot, sans attendre la responce du berger, il continua son chemin laissant Silvandre en quelque sorte honteux de l'estime qu'il faisoit de luy. Cette pensée l'arresta quelque temps en ce lieu. En fin revenant tousjours à celle qui le touchoit plus vivement, et considerant l'inevitable accident qui luy estoit survenu, et combien innocemment, il creut qu'il falloit que le Ciel fust irrité contre luy, et que par ce chastiment il le vouloit faire rentrer en la consideration de soy-mesme, afin que se tournant à celuy de qui toutes les vrayes consolations peuvent venir, il en receust le remede qu'il devoit attendre de luy seul. Cette opinion fut cause que tout à coup se jettant à genoux et tendant les mains au Ciel, il l'invoqua à son aide, et en mesme temps se resolut de consulter l'Oracle de la vieille Cleontine. Sur ce dessein, il passa la riviere de Lignon, alla à Mont-verdun, consulta l'Oracle, et en receut une telle responce.

ORACLE

Ton présent desplaisir bien tost se finira,
Mais celle que tu veux, Paris l'espousera,
Et tu ne doit pretendre
D'accomplir tes desirs qu'en la mort de Silvandre.

Lors que ce triste berger receut cette cruelle responce, il demeura bien immobile, mais non pas insensible comme un rocher, car le ressentiment qu'il en eut fut tel qu'après s'estre croisé les bras, il ne donna fort long-temps aucun signe de vie, sinon par les larmes qui luy sortoient des yeux ; de sorte que les vacies et les eubages qui s'y trouverent presents furent touchez de tant de compassion, qu'il n'y en eut un seul qui ne s'efforçast de luy donner quelque consolation, mais à tous il respondit avec le silence, tournant seulement les yeux sur celuy qui parloit, mais, d'une façon si pitoyable qu'il n'y avoit celuy de qui il n'arrachast des larmes pour accompagner les siennes. En fin une partie du jour estant passée, il sortit de Mont-verdun sans dire un seul mot, et se retira de cette sorte dans le grand bois qui touche la grande allée, non point pour autre dessein que pour estre aupres du lieu où Phillis luy avoit fait ce cruel message, luy semblant que tant plus la veue de ce lieu luy augmenteroit son desplaisir et tant plustost aussi finiroit-il sa miserable vie où il n'esperoit jamais avoir aucun contentement.

De fortune, en ce mesme temps, Alexis, Astrée, Diane et Phillis, y estoient arrivées pour y passer, selon leur coustume, la grande chaleur du jour, et Phillis fut la premiere qui apperceut le berger, qu'aussi tost elle monstra à ses compagnes. Elle voulut l'appeller, mais Diane l'en empescha : Parce, disoit-elle que je ne veux pas qu'il pense que j'aye esté jalouse. Cela me seroit de trop d'importance, et mesme ayant affaire avec un esprit comme celuy de ce berger, qui incontinent en tirera des consequences qui ne seront pas petites. – Que voulez-vous donc, reprit Phillis, que nous fassions ? Si faut-il bien avoir pitié de sa peine. – Je le veux, adjousta la bergere, mais il faut aussi avoir pitié de Diane, et me semble que ce n'est pas une affaire de si peu d'importance pour moy qu'elle ne merite bien d'y faire consideration.

A ce mot, elle s'en alla vers Astrée et Alexis qui estoient un peu retirées, et leur proposa la difficulté qu'elle trouvoit en cecy. – C'est un grand cas, adjousta Alexis, qu'il y a une grande

peine à cacher une vérité. – Comment ? reprit Diane, de quelle vérité, madame, vous plaist-il de parler ? – Vous voulez, répondit Alexis, que Silvandre ne sçache point que vous l’aimez, et pour luy cacher cette vérité, vous cherchez tous ces artifices : ne vaut-il pas mieux vivre franchement avec luy comme vous voyez que cette belle bergere et moy en usons ? –

Vrayment, madame, encore que j’aymisse Silvandre, il me feroit bon voir de le dire aussi librement que vous en parlant d’Astrée, dit Diane, mais fay-je non plus que vous difficulté de dire que je l’aime aussi cette bergere. – Vous voulez dire, repliqua Astrée, que, parce je suis fille comme vous, cela vous est permis, mais que direz-vous, ma sœur, de Phillis et de Lycidas ? – Je diray, ma sœur, adjousta Diane, que si Bellinde ma mere approuvoit le mariage de Silvandre et de moy, comme Artemis, celuy de Phillis et de Lycidas, peut-estre n’en ferois-je non plus de difficulté que Phillis en fait. Mais sçachant bien que c’est une chose impossible, pourquoy dois-je faire paroistre à ce berger ma bonne volonté qui ne luy peut estre qu’infructueuse, et me rapporter beaucoup de mal ; car je sçay que je ne feray jamais election d’un mary que ce ne soit par le consentement de Bellinde, et je suis encore plus certaine que jamais elle ne consentira à celuy de Silvandre et de moy.

Alexis alors prenant la parole : Je ne sçay, dit-elle, de quelle humeur est Bellinde comme ne l’ayant jamais veue, mais je trouve Silvandre si accompli, que je ne puis m’imaginer que si Bellinde le cognoissoit, elle n’approuvast cette alliance ; car croyez-moy qu’il vaut mieux avoir un homme que du bien, j’entends un homme tel que Silvandre, de qui les estimables qualitez sont telles que, mal-aysément puis-je croire s’en pouvoir trouver un semblable en toutes les Gaules. – o madame ! s’escria Diane, que la vertu maintenant a peu de credit si elle n’est autorisée de la richesse ! Mais outre cela, mes parens ne consentiront jamais que je sois donnée à une personne qui n’est point connue et de qui la naissance est si desastreuse qu’il ne sçait luy-mesme ny qui est son pere, sa mere, ny sa patrie. – Cette consideration est grandement forte, reprit Astrée, mais s’il est vray que les rosiers portent des rosés, qui peut-on penser, voyant une belle rose, qui l’ait produite, qu’un rosier ? Et de mesme, voyant Silvandre si plein de perfections, y a-t’il quelqu’un qui puisse entrer en doute qu’il n’ait un pere tres-vertueux et tres-estimable.- Ces conjectures sont bonnes, répondit Diane, mais ce n’est pas à moy, ny à les mettre en avant, ny à les fortifier et maintenir. Cependant voyons, je vous supplie, comme j’ay à me conduire en cette affaire, afin que, puis que vous jugez toutes que je le dois mettre hors de la peine où il est, je n’entre pas en une plus grande. Pour moy, continua-t’elle, mon opinion seroit que toute la faute en fut rejetée sur Phillis. – Sur moy ? reprit-elle incontinent, et se retirant d’un pas. Et, ma sœur, quelle coulpe y ay-je que j’en doive estre accusée ? – N’est-ce pas vous, dit Diane en sousriant, qui iuy avez fait tout le mal en le luy disant ? – Voicy une raison admirable, dit Phillis, c’est moy qui luy ay fait tout le mal en le luy disant ? et pouvois-je ne luy point dire, puis que vous m’en aviez donné la charge, et que vous m’en aviez si fort pressée qu’il me sembloit que je ne serois jamais assez à temps pour le luy dire ?

– Je voy bien, répondit alors froidement Diane, qu’on peut bien donner une charge à quelqu’un, mais non pas la prudence ny la discretion avec laquelle il s’en faut acquitter. Et s’il vous plaist, monsieur l’ambassadeur, lors que je vous envoyay vers Silvandre luy dire tout ce que la passion me mettoit en la bouche, pourquoy vous, à qui cette passion ne troubloit point le jugement, ne consideriez-vous qu’il falloit un peu attendre, et donner loisir au temps ou d’allentir cette violence, ou de verifier cette doute où j’estois ? N’eussiez-vous pas esté tousjours à temps à faire ce malheureux message qui faillit à luy faire perdre la vie ? Voyez vous, bergere, je ne vous l’ay point dit jusques à cette heure, mais il est vray que je vous ay voulu plus de mal ces deux ou trois jours que je ne vous sçaurois dire pour avoir si fort

precipité ce que vous ne deviez faire qu'à pas de plomb et apres en avoir esté priée, repriée, sollicitée et pressée plusieurs et plusieurs fois. Et dites-moy, je vous supplie, si Silvandre fust mort ? avez-vous opinion que j'eusse jamais eu contentement, m'en sçachant entierement coupable ? Et pensez-vous que je ne vous eusse hay toute ma vie ? o que ceux qui font ces offices doivent y aller avec une grande prudence ! parce que jamais il n'en peut venir que du mal pour celuy qui les manie ; et vous qui à l'estourdie avez secondé ma passion, vous estes coupable de tout le mal et en devez porter toute la peine.

Alexis et Astrée ne se purent empescher de rire d'ouyr ces raisons, et de voir que Phillis ne sçavoit que respondre ; et cela fut cause qu'elles la condamnerent à tout ce que Diane desiroit.

-Je vous assure, interrompit Phillis, que voicy une ordonnance qui est bien gratieuse et de laquelle toutesfois, pour le respect des juges, je ne veux point appeller, mais à quelle peine seray-je condamnée ? – Elle ne sera pas si grande que la faute, dit Diane ; je veux seulement que quand vous verrez Silvandre, vous l'assuriez que tout ce que vous luy avez dit n'a esté que par mocquerie et que je n'en ay jamais rien sceu. Et de bonne fortune il est advenu que depuis ce temps je ne me suis point trouvée en lieu où il ait esté, de sorte qu'il ne peut rien sçavoir de ma mauvaise satisfaction que par vostre bouche, si bien qu'il le croira aisément, outre que, quand il parlera à moy, j'en useray comme je soulois faire devant la trahison de Laonice. – Je vous assure, ma sœur, reprit Phillis, que je vous ay bien creu fine, mais non pas tant que vous l'estes. – Non, non, dit Alexis, ce n'est pas finesse, c'est prudence ; car Diane a veritablement raison d'en user ainsi, et quoy que vous n'eussiez pas fait la faute dont vous estes convaincue, vous ne devriez pas laisser de faire ce qu'elle vous dit. – o madame ! respondit Phillis, je le ferois bien plus volontiers, si je n'y estoig pas obligée, car je suis d'une telle humeur que j'ayme mieux faire cent presents que de payer une debte.

Cependant qu'elles parloient ainsi, Silvandre qui s'en alloit pensif, et sans hausser seulement les yeux, vint sans y penser à travers le bois jusques tout aupres du lieu où ces bergeres discouroient ; et de fortune il se rencontra si pres d'elles que, quand il les recogneut, et qu'il s'en voulut esloigner, elles y prirent garde. Et Phillis, pour satisfaire au commandement qui luy avoit esté fait :

– Et bien ! Silvandre, luy dit-elle, vous souvenez-vous point du temps que vous faillistes de faire perdre patience à Lycidas, quand vous preniez plaisir à luy donner de la jalousie ? Et parce qu'il ne luy respondoit point : Or, continua-t'elle, si vous en avez memoire, prenez garde une autrefois de ne point offencer une femme, car elles attendent longuement pour trouver une commodité de s'en venger, et si vous ne l'avez jamais creu, vous-mesme vous en pouvez servir, d'exemple. – Je ne sçay, respondit froidement Silvandre, ce que vous voulez dire. – Je veux dire, reprit Phillis, que tout ce que je vous ay dit de Diane et de sa colere, est une chose inventée par moy pour me venger de la peine que vous donnastes à Lycidas et à moy lors qu'il avoit pris quelque fantaisie de l'ordinaire pratique qui estoit entre nous. – Diane, s'escria Silvandre, ne sçait rien de tout ce que vous m'avez dit ? – Rien du tout, respondit-elle, et je vous en assure.

Diane s'oyant nommer, et feignant de ne- sçavoir que c'estoit, s'approcha d'eux, et adressant sa parole au berger : J'entends, dit-elle, que vous me nommez ; quelle part ay-je dans vos discours ? – Je demeure, dit Silvandre, si confus d'ouyr et de voir ce que j'entends et que je vois, qu'il me semble de songer.

Phillis alors, faisant un esclat de rire : Ma sœur, luy dit-elle, il faut que vous le sçachiez de moy, ce berger n'en sçait qu'une partie. Et sur ce point elle se mit à raconter la jalousie de Lycidas, les peine qu'elle luy avoit données, combien elle avoit duré,- la façon dont Silvandre en passoit son temps. Bref, conclud-elle, en fin je pense que, si je ne m'en fusse vengée, je

n'eusse jamais eu un entier contentement. Je sceus que Silvandre avoit accompagné Madonte sans nous en avoir rien dit, je creus que ce sujet estoit capable de me vanger. Et de fait, demandez-luy comme il s'en trouve, et s'il luy prendra une autrefois envie de me donner de l'inquietude ? – Mais, moy, reprit Diane, quelle part ay-je en toute cette affaire ? – Vous y avez eu, respondit Phillis, toute la part qu'il m'a pleu, car je vous ay fait dire tout ce que j'ay voulu. – Vrayment, ma sœur, dit Diane assez froidement, je vous suis bien obligée de me faire parler, lors que je n'y songe pas. – Pardonnez-moy, ma sœur, respondit Phillis, il falloit que je m'en vengeasse. – O dieux ! s'escria Silvandre, se reculant un peu, et se pliant les bras l'un dans l'autre, ô dieux ! est-il possible que tout ce que vous m'avez dit de la part de Diane ne soit point vray ? – Non pas, reprit-elle, en un seul mot, et pour vous montrer que je dis vray, tenez, Silvandre, continua-t'elle, luy rendant le brassellet qu'elle luy avoit osté, je le vous rends et me contente des larmes que mon larcin vous a coustées. Silvandre alors, mettant un genouil en terre, le receut en le baisant plus de cent fois. Et Diane pour mieux couvrir sa feinte : Mais, ma sœur, luy dit-elle, qu'est-ce que vous luy donnez et de quel larcin parlez-vous ? – Contentez-vous, adjousta Phillis que, comme vous n'y avez eu aucune part, il n'est pas raisonnable que vous en ayez à la restitution.

Silvandre receut un si excessif contentement d'avoir recouvré ce cher brassellet que, mettant en oubly pour quelque temps les extremes occasions qu'il avoit de passer tristement le reste de sa vie, on luy vid tout à coup changer le visage. Et se rapprochant de Phillis : Je ne scay, mon ennemie, luy dit-il, si je me dois plaindre davantage du mal que vous m'avez fait en me déroband une chose que j'avois si chere, que vous estre obligé du bien que vous me faites en me la rendant, car je suis bien empesché de dire lequel est plus grand, ou le desplaisir que j'en ay receu, ou le contentement que j'en ay maintenant.

Astrée lors, s'entremettant en leurs discours : Vrayment, Phillis, dit-elle, je suis demeurée ravie eh oyant la vengeance premeditée que vous avez tirée de ce berger, et j'avoue que je n'eusse jamais pensé que vous eussiez eu un courage si resolu au mal. – Que voulez-vous, ma sœur, dit-elle, que je vous responde ? sinon qu'une autre fois ce berger s'empeschera mieux de me desplaire qu'il n'a pas fait. Ne savez-vous pas que l'impunité donne courage de faire de nouvelles offences ?

Alexis qui admiroit l'esprit de cette bergere, tant pour sçavoir si bien deguiser cette affaire, que pour en avoir si promptement inventé le sujet, et avec tant de vray semblance, demeurait ravie à la considerer, luy semblant que l'esprit d'un homme ne sçauroit estre si prompt à inventer ny si fin à dissimuler que celui de cette fille. Et de là tirant des consequences qui luy sembloient indubitables : Helas ! disoit-il en soy-mesme, à quel infortuné destin est réduit l'amant qui tombe entre de semblables mains !

– Mais, ma maistresse, disoit cependant Silvandre, s'adressant à Diane, ne me voulez-vous pas ayder en la vengeance ? puis qu'il s'en est fort peu fallu que vous n'y ayez perdu le plus fidelle serviteur que vous aurez jamais. – Berger, respondit-elle, si vous m'en croyez, vous ne songerez point à la vengeance, mais seulement à la vous conserver pour amie, puis que vous voyez qu'elle se souvient si bien des offences. – Pour le moins, adjousta Silvandre, si elle avoit aussi bonne memoire des obligations, elle se souviendroit que ce fut moy qui remis tout en bon estât et qui guaris (s'il se peut dire ainsi) Lycidas de la maladie d'esprit qui le travailloit. – Et s'il vous plaist, reprit Phillis, n'en ay-je pas fait de mesme ? Si j'eusse voulu, combien de temps vous eussay-je tenu en cette peine et je me suis contentée de deux ou trois jours. Vous semble-t'il que vous ne me deviez pas la vie que je viens de vous redonner ? – Vous avez raison, maintenant, respondit froidement Silvandre, car je ne nommeray pas vivre ce que j'ay fait depuis ce jour-là. Mais, cruelle ennemie, si vous sçaviez de quel malheur vous avez esté

cause, je ne pense pas que le desir de vengeance que vous avez eu contre moy ne vous laissast avoir pitié de cet infortuné Silvandre qui ne peut plus esperer de contentement que dans le tombeau. – Vous avez raison, berger, respondit Phillis, de croire que cette vengeance, quoy qu'elle ait esté conservée longuement, ne me scauroit empescher d'estre marrie si un tel accident vous estoit arrivé et plus encore si c'estoit à mon occasion. – Helas ! reprit tristement Silvandre, c'est bien à vostre occasion, mon ennemie, et si je vous assure que ce malheur est tel que nul remede ne luy peut donner allegement. – Il faut, respondit Diane, que le mal soit grand, puis qu'il est sans remede, et toutesfois, s'il estoit autrement, je condamnerois Phillis à y rapporter de son costé tout ce qu'elle pourroit, me semblant qu'elle y est obligée, et non pas elle seulement, mais nous toutes, voire mesme tous ceux et celles de cette contrée, parce que sans doute nous devons toutes avoir part au desplaisir d'un si gentil berger.

Phillis alors, interrompant Silvandre qui vouloit respondre à ces obligeantes paroles de Diane : Non, non, dit-elle, berger, taisez-vous, aussi bien ce que vous voulez dire ne peut de rien servir au mal que vous avez. Mais, Diane, puis que vous jugez que je suis obligée de guerir la douleur de ce berger, et vous aussi, souvenez-vous en bien, et assurez-vous que de quelque qualité que ce mal puisse estre, je me promets de le guerir, pourveu que de vostre costé vous y apportiez le remede que vous pourrez.

Diane alors en sousriant : Vous seriez un bon mire, dit-elle, si vous pouviez faire ces cures desesperées. – Contentez-vous, reprit Phillis, que je la feray, pourveu qu'il vueille dire son mal. – Mon mal, dit alors le berger (avec la larme à l'œil) est incurable, sinon par ma mort. – Sans vostre mort, respondit Phillis, je luy veux donner guerison, si vous avez le courage de le découvrir, et Diane la volonté de le guerir. – Quand vous en verrez la grande, adjousta le berger, vous en perdrez l'esperance. – Est-il possible, dit alors Astrée, qu'un homme tel que Silvandre ait moins de courage qu'une fille telle que Phillis ? – Le courage qu'elle a, respondit-il, procede d'ignorer ce que je cognois trop bien. – La preuve, dit alors Phillis, rendra cognoissance de la presumption, ou du deffaut que l'on vous reproche. Dites seulement vostre mal, puis que le mire est tout prest, et le remede aussi. – Helas ! s'escria le berger, contre le Ciel nul ne peut resister. Ce matin pressé du desplaisir que vostre feinte m'avoit causé, j'ay esté à Mont-verdun consulter l'oracle de la vieille Cleontine qui m'a donné une si desesperée responce qu'il eust mieux vallu que toute la montagne se fust renversée sur moy, puis que je ne dois plus esperer de contentement parmy les vivants. – Et quel est cet oracle ? dit Alexis. – Puis qu'il vous plaist, adjousta Silvandre, de l'ouïr, je le vous diray ; et quand vous l'aurez entendu, je m'assure que vous plaindrez la desastreuse naissance de cet infortuné berger. Il est tel :

Ton present desplaisir bien tost se finira,
Mais celle que tu vieux, Paris l'espousera,
Et tu ne dois pretendre
D'accomplir tes desirs qu'en la mort de Silvandre.

Que faut-il ? ô dieux ! continua le berger, que j'espere, puis que tous mes espoirs sont pour un Paris, et que faut-il que je desire, puis qu'en ma mort seule tous mes desirs se doivent accomplir ! O Diane ! dit-il alors se jettant à ses pieds, permettez-moy, puique vous devez estre à un autre, que devant que ce malheur m'advienne, je le devance par mon tresca, afin que je ne meure mille fois le jour d'un plus cruel supplice que ne peut estre la mort.

Diane qui veritablement ayroit ce berger, et qui jamais ne s'estoit pu imaginer de pouvoir vivre avec Paris d'autre façon qu'avec un frere, quoy que discrete, ne se pust empescher de

donner cognoissance du desplaisir que cet oracle luy r'apportoit par quelques larmes que par force le cœur luy envoya aux yeux, dont Phillis et Astrée s'apperceurent bien. Mais comme elle estoit sage et bien advisée, incontinent elle se remit au mieux qu'elle put, et parce que cet oracle avoit rendu toute cette troupe muette, horsmis Silvandre qui ne cessoit point de se plaindre et de mouiller la main de Diane de ses pleurs, Phillis, quelque temps apres, reprit ainsi la parole : Cet oracle est en apparence bien estrange, mais en effect, s'il plaist à Diane, il est entierement à vostre avantage. – A son avantage ? dit Diane. – O dieux ! s'escria Silvandre, à mon avantage ? Sans doute, pourveu que la mort dans un moment m'oste de cette misere. – Non, non, adjousta Phillis, il est du tout à vostre avantage, pourveu que Diane le vueille. – Ou je n'entends point, dit Diane, le langage dont nous parlons, ou les paroles de cet oracle ne peuvent despendre de ma volonté.

– Et si tout en despend, dit Phillis, vous ayderez-vous de cette volonté ? Diane alors demeura sans respondre quelque temps, qui donna occasion à Astrée et à Alexis de prendre la parole, et s'adressant à Diane, luy dire que non seulement elle y estoit obligée parce qu'elle l'avoit promis, mais encore d'autant que si cet oracle se remettoit à sa volonté, il sembloit que les dieux le luy commandoient. – Si les dieux, dit alors Diane, me le commandent, et si Alexis et Astrée me l'ordonnent, puis-je le refuser avec quelque raison ? – Vous le ferez donc, reprit Phillis. – Je le feray, respondit Diane, puis que toutes vous le auge ainsi, et que vous dites que c'est la volonté de l'oracle. – J'en veux, adjousta Phillis, un serment de vous, car je vous cognois assez pour douter de vostre preud'homme. Jurez-en par le dieu de Lignon, et par le guy de l'an neuf, et que ce soit entre les mains de cette druide, dit-elle en montrant Alexis. Silvandre qui jusques en ce temps là n'avoit point haussé les yeux, et voyant que Phillis montrait Alexis, qu'elle nommoit druide et qui toutesfois estoit vestue en bergere. – Vous vous trompez, bergere, luy dit-il, voicy la druide, se tournant vers Astrée. Elles se mire à sourire, voyant qu'il les mescognoisoit : Et bien, dit Phillis, ce sera entre les mains de toutes deux. Et lors elle destacha d'un arbre voisin un rameau de chesne et le leur presenta. Diane alors, mettant la main dessus : Je promets, dit-elle, grande druide, par le guy de l'an neuf, et par le dieu de Lignon, sur ce rameau de chesne, et entre vos mains, de vouloir tout ce qui sera necessaire pour rendre cet oracle à l'avantage de Silvandre, pourveu qu'il ne faille que j'y contribue autre chose que de volonté. – Or Silvandre, levez-vous, dit Phillis, apres avoir remercié Diane de la faveur qu'elle vous fait, et doresnavant estimez-vous le plus heureux berger de Lignon, et oyez comme le dieu vous annonce toute sorte de contentement par cet oracle. Pour le premier vers, où il vous assure que vostre present desplaisir bien tost se finira, il ne faut pas le vous mieux expliquer que l'evenement l'a desja fait, puis que la peine où vous estiez de la mauvaise satisfaction de Diane vous a esté assez promptement ostée. Quant au second qui vous semble si cruel, il a esté dit, pour estre entendu d'autre façon qu'il ne semble pas, et presque tous les oracles sont de cette sorte, et le tout est sur la force de ce mot, espousera, car il s'entend de deux façons : nous disons qu'un mary espouse sa femme, et que le druide espouse le mary et la femme. Et c'est de cette sorte qu'il faut entendre que Paris espousera Diane, mais avec vous, c'est à dire que perdant l'esperance de l'avoir, il se fera druide comme son pere Adamas, et ce sera luy qui vous espousera ensemble. – Mais, interrompit Silvandre en soupirant, mais tu ne dois pretendre D'accomplir tes desirs qu'en la mort de Sylvandre ? – O ignorant berger, reprit Phillis, ne nous as-tu cent fois enseigné que celui-là meurt en soy-mesme qui en ayme parfaitement quelqu autre. Et c'est pourquoy l'oracle t'advertit que tu ne dois pretendre l'accomplissement de tes desirs qu'en la mort de Silvandre, c'est à dire en ayant de telle sorte Diane, ainsi que tu dois, que tu meures en toy-mesme.

Astrée et Alexis, frappant des mains ensemble : C'est sans doute ainsi, s'écrierent-elles, que se doit entendre cet oracle, et il ne reste plus sinon, Diane, que vous satisfaisiez à votre promesse. La bergere qui peut-estre n'estoit pas moins contente du discours de Phillis que Silvandre pouvoit estre, quoy qu'elle en donnast moins de cognoissance : Je ne voy pas, dit-elle en sousriant, que j'aye rien à faire en cecy. – Non pas, dit Phillis, si ce n'estoit point de vous de qui tout cet oracle dépend. Pensez-vous, continua-t'elle, que Silvandre puisse vivre en vous et mourir en soy-mesme si vous ne le voulez ? L'amour (ô ma sœur) est un de ces mestiers qui ne se peut faire par une seule personne. De plus, pensez-vous que Paris vous puisse espouser avec Silvandre si vous ne le voulez ? Il faut pour ne faire point mentir le dieu, et ne point aussi contrevenir à votre serment, que vous vueilliez tout ce que l'oracle veut, c'est à dire que non seulement Silvandre vous aime, mais que vous l'aimiez aussi de telle sorte qu'il puisse vivre en vous et vous en luy. – Ah ! ma sœur, dit Diane se retirant d'un pas, et se tournant un peu de l'autre costé. – Non, non, dit Phillis en s'approchant d'elle, et la prenant par le bras, il n'y a point en cela de milieu, il faut ou estre parjure ou faire ce que je dis, autrement il n'y a point de salut pour ce berger. – Ma sœur, dit Diane avec une honneste rougeur, et tenant les yeux baissés, que voulez-vous que je fasse ? – Je ne veux point que vous fassiez chose quelconque, mais je veux seulement que vous la vueilliez, car tout ce que je vous demande ne consiste qu'en la volonté.

Et parce que Diane se teut, et qu'il sembloit que sa mine et son silence fussent un tesmoignage de ne le vouloir pas. – Ma sœur, luy dit Astrée, il ne faut plus consulter si vous le devez ou non, votre serment est trop grand pour y contrevenir, il falloit y songer devant que de l'avoir fait. Maintenant le dieu de Lignon, et toutes les deitez de ces forests escoutent votre responce pour cognoistre quelle est la crainte que vous avez d'eux.

Alexis adjousta à ces paroles plusieurs autres semblables, pour la convier à observer sa promesse, car outre le serment qu'elle avoit fait, elles sçavoient bien toutes que l'effect de son serment ne luy estoit point desagréable, et que seulement elle desiroit de l'effectuer, en sorte qu'en le disant elle n'eust point de honte.

Phillis qui estoit fine, et qui lisoit jusques dans son cœur : Or sus, dit-elle, c'est assez consulté, venons à la resolution. Je vous appelle devant les dieux en observation du serment que vous avez fait. – Et qu'est-ce, dit Diane en sousriant, que j'ay promis ? – Vous avez juré, respondit Phillis, de vouloir tout ce qui seroit necessaire pour rendre cet oracle à l'avantage de Silvandre. – Il est vray, dit Diane, je l'ay juré, et que faut-il que je vueille ? – Il faut, reprit Phillis, comme je vous ay desja dit, que vous aymiez de sorte Silvandre, qu'il puisse vivre en vous, et vous en luy. – Cela, respondit-elle, outre-passe mon serment. – Non fait, repliqua Phillis, car l'amitié ne consiste qu'en la volonté. – Il faut, dirent alors Astrée et Alexis, il faut, Diane, qu'absolument vous le vueilliez. Ainsi Diane s'estant longuement fait presser : Et bien ! dit-elle, puis que vous me l'ordonnez, je le veux. – Il faut, adjousta Phillis, expliquer cette volonté et dire : Je veux aymer de telle sorte Silvandre, que doresnavant, comme il vivra en moy, je veux vivre en luy. – O dieux ! dit Diane, n'est-ce point trop ? – Ouy bien, dit Silvandre, pour mon merite. – Mais non pas, adjousta Phillis, pour son affection, ny pour satisfaire à l'oracle. – Et bien ! dit alors Diane, je veux, ma sœur, tout ce qu'Alexis, Astrée et vous m'ordonnez ; mais s'il y a de la faute, qu'elle soit sur vous, et sur le conseil que vous me donnez. – Soit ainsi, dit Phillis, mais de plus j'ordonne que pour assurance de vos paroles Silvandre par vostre consentement vous baise la main avec protestation de ne sortir jamais de vostre obeissance.

Silvandre se rejettant à genoux, transporté de trop de contentement, estoit si surpris de ce bonheur inesperé que prenant la main de Diane, et la baisant, il ne pust de long-temps dire

une seule parole, et sembla que comme le trop de clarté esblouit, cette joye aussi, qui pour luy estoit sans mesure, luy eust presque osté l'usage de la raison. Il est vray que ce silence et ce transport estoient plus eloquents qu'il n'avoit jamais esté, car ils declaroient mieux la grande de son affection qu'il n'avoit jamais sceu faire par toutes ses paroles. Et si ce n'eust esté qu'Alexis et les bergers le releverent, il eust longuement esté en cette extase amoureuse, sans penser seulement à ce qu'il faisoit. Diane de son costé n'estoit guiere moins esmeue, quo qu'elle le fit beaucoup moins paroistre. Mais Phillis qui s'en prit garde et qui luy vouloit ayder à la couvrir : Et bien ! Silvandre, luy dit-elle, seray-je tousjours vostre ennemie ? Et vous semble-t'il point que je me sçache bien venger des outrages qu'on me fait ?

Le berger alors revenant un peu en soy-mesme : J'avoue, Phillis, respondit-il, que vous estes la plus aymable ennemie qui fut jamais. – Mais avouez de plus, adjousta-t'elle, que j'ay autant de puissance que les plus grands dieux, car en quoy voyons-nous mieux paroistre la force qu'ils ont qu'au bon-heur, et au mal-heur qu'ils donnent quand ils veulent ? Et n'est-il pas vray que quand j'ay voulu, je vous ay rendu mal-heureux, et quand il m'a pleu, je vous ay faict le plus heureux homme qui soit sur la terre ? Et qu'est-ce que la fortune peut plus que moy, si du mal-heur au bon-heur, je ne mets point plus de distance que celle de ma volonté ? – Je confesse, ô puissante bergere, dit Silvandre, que si vostre autorité s'estend aussi bien sur les autres que sur moy, il n'y a point de doute que l'on vous doit dresser des autels. – Pour le moins, reprit-elle, si les autres ne le doivent pas faire, vous ne nierez pas que Silvandre ne me doive adorer. – Si parmy nous, respondit en sousriant le berger, on pouvoit adorer plusieurs dieux, Phillis sans doute me seroit une deïté adorable ; mais puis que cela n'est pas et que nous n'en pouvons avoir qu'un, je seray excusable si je ne vous rends pas ce devoir. – Je me contente bien, dit alors Phillis, que vous n'adoriez qu'une deïté au Ciel, et une en la terre. – Aussi fay-je, repliqua le berger, Tautates au Ciel et Diane en terre. – Ah ! ingrat, s'escria Phillis, et ne m'estez-vous pas plus redevable qu'à cette Diane, puis que si vous en avez quelque contentement, c'est de mes mains que vous le recevez ? – Je serois ingrat, reprit Silvandre, si je ne recognoissois pas ce que je vous dois, mais je le serois encore davantage, si j'esgalois les obligations que je dois à Diane à celles que je vous ay ; car il est certain que je ne vous en ay point que pour l'amour d'elle, et celles que je luy dois ne sont qu'à sa seule consideration sans que vous y ayez aucune part. Et pour ce, desabusez-vous en cela, Phillis, tous les biens que vous me faites, je les reçois de vous, comme venants d'elle, et autrement je ne les estimerois pas des biens. – A ce que je voy, reprit Phillis en sousriant, j'ay bien perdu mon temps à vous obliger, puis que tous mes biens-faits vont au conte de cette bergere. – Que voulez-vous ? respondit Silvandre, que j'y fasse, si telle est l'affection que je luy porte, que de la vie mesme que le Ciel me donne, je ne luy en puis sçavoir gré, ny l'en remercier, sinon d'autant qu'il me donne le moyen de servir et d'adorer cette belle Diane à qui tous les humains doivent rendre les mesmes hommages.

Ce fut de cette sorte que Diane donna une assurée cognoissance à Silvandre qu'elle l'aimoit, et depuis ce jour elle ne fit plus de difficulté de vivre avec luy comme Astrée souloit avec Celadon et Phillis avec Lycidas, quand il n'y avoit point d'autres tesmoins que ceux qui à cette pois s'y estoient rencontrez ; si bien qu'il disoit depuis fort souvent, qu'il n'eust jamais esté heureux, s'il n'eust jamais esté malheureux.

Le contentement qui se lisoit aux yeux et aux actions de Silvandre estoit tel qu'Astrée et Phillis ne le pouvoient assez admirer, et considerant combien son visage estoit changé en peu de temps, elles en tiroient un argument infailible de sa veritable affection. Quant à la feinte druide, elle alloit mesurant la grandeur de la joye de Silvandre à celle qu'elle recevoit si, en qualité de Celadon, et non pas d'Alexis, elle recevoit de semblables declarations de la bonne

volonté d'Astrée. Mais lors que tout à coup Silvandre se prit garde du changement des habits d'Alexis et d'Astrée : J'avoue, s'escria-t'il tout estonné, que la tromperie de Phillis m'avoit aussi bien osté les yeux que l'entendement, n'ayant jusques icy reconnu le desguisement. – O Silvandre, s'escria Phillis, assurez-vous qu'une femme trompera cent hommes quand il luy plaira, et pour cela vous devez conserver mon amitié bien soigneusement.

Toute la troupe se mit à rire, et continuant à se mocquer de l'aveuglement de Silvandre, en se promenant ils se trouverent, sans y penser, sur l'endroit mesme du rivage de Lignon d'où Celadon s'estoit jetté dans l'eau, dequoy Astrée s'estant apperceue : Fuyons, dit-elle, fuyons ce lieu desastreux, et auquel, ce me semble, il ne peut jamais arriver que du malheur. La druide reconnut bien que c'estoit l'endroit où elle avoit receu les cruels commandements qui, de Celadon, l'avoient contrainte de prendre le personnage d'Alexis, et il luy fut presque impossible de n'en point tesmoigner de ressentiment ; mais ne se pouvant imaginer que sa bergere nommast ce lieu malheureux pour ce sujet : Et pourquoy, luy dit-elle, mon cher serviteur, nommez-vous cet endroit de Lignon de cette sorte ? Astrée alors, sans luy respondre, la regarda quelque temps, et changeant un peu de couleur, ne pust s'empescher de souspirer, ce que Diane appercevant : Madame, luy dit-elle, Astrée a raison de l'appeller malheureux, parce qu'elle a failly de s'y noyer estant tombée de ce tertre dans la riviere avec tant de danger que, sans le prompt secours qui luy fut donné, à jamais cette contrée eust esté privée de la plus belle fille qu'elle ait jamais eue. – Et comment, reprit Alexis, advint cet accident ?

Phillis alors ne voulant point que Silvandre se prist garde du trouble d'Astrée : Les mal-heurs, dit-elle, ne doivent jamais estre racontez en un temps si heureux que celui où nous sommes. – Tant s'en faut, adjousta Silvandre, l'on dit que la memoire des travaux passez apporte du contentement. – Ouy bien, reprit Astrée, quand les travaux que l'on raconte ne travaillent plus, mais ceux pour lesquels je donne le nom de mal-heureux à ce lieu ne seront jamais en ma memoire sans un regret infine. Et, Silvandre, voyez si j'en ay du sujet : lors qu'inconsiderement je tombay dans cette eau, le pauvre Celadon me voulant ayder s'y noya, et quelque malavisé, portant la nouvelle fausse de ma mort à mon pere et à ma mere, fut cause qu'incontinent apres ils moururent tous deux, et si promptement, qu'à peine en avoy-je commencé de pleurer l'un qu'il me fallut recourir aux larmes pour l'autre.

Les yeux d'Astrée commençoient de rougir, et leurs paupieres de s'empouller, et malaisément eust-elle pu cachier guiere plus long-temps un torrent de pleurs que ce cuisant desplaisir luy arrachoit du cœur, n'eust esté qu'elles ouyrent un berger qui chantoit, et qui contraignit cette belle troupe de tourner le visage vers luy pour le reconnoistre. Incontinent que Diane y jetta les yeux, elle dit : Je suis la plus trompée du monde, si ce berger que nous oyons, et la troupe qui est avec luy ne vient en ce lieu pour m'y trouver. – Et pourquoy, reprit Alexis, vous viennent-ils chercher icy ? – Je le vous diray, respondit-elle, mais oyons la chanson qu'il dit. Et lors, parce qu'il estoit assez pres, et qu'il chantoit fort haut, ils ouyrent tels vers.

SONNET

Il trouve par tout la representation
de luy et de sa maistresse.

I

Arbres qui tousjours vers
Desdaignent les hyvers,
Comme vous est mon cœur
En mesprisant toute estreme rigueur :

II

Rocher d'eternité A jamais arrêté,
Filinte est comme toy
Dans les liens d'une eternelle joy.

III

Neiges de qui les eaux
S'escoulent en ruisseaux,
Pressé de mes mal-heurs,
Mon cœur aussi s'escoule tout en pleurs.

IV

Et vous, sommets chenus,
Jusqu'au ciel parvenus,
Vous estes bien plus bas
Que les desseins de mon cœur ne sont pas.

V

Glaçons qui resistez
Aux soleils des estez,
Avec plus de froideurs
Delphire encor s'oppose à mes ardeurs.

VI

Desert qui ne produits
Jamais herbes ny fruicts,
Delphine à qui la sert
Est tout de mesme un sterile desert.

VII

Et bref en quelques lieux
Que je tourne les yeux,
Partout je n'apperçoy
Que le portraict de Delphire ou de moy.

– Je ne me suis nullement deceue, reprit Diane, aussi tost que ce berger eut finy de dire ces vers, car les dieux m'ont esleue pour les juger sur quelque differend qu'ils ont ensemble, et c'est le bon que dés hyer qu'ils vindrent m'en prier, je leur promis de me trouver icy à cette mesme heure, et je vous jure que depuis je ne m'en estois pas ressouvenue. – Par là, ma maistresse, dit Silvandre, vous devez tirer une tres-grande assurance que la volonté des dieux est que vous les jugiez, vous ayant conduite icy tant à propos sans y penser. – Mais, adjousta Phillis, considerez comme ils sont bons mesnagers, s'estans servis d'un mesme voyage de Diane pour remettre en repos Silvandre, et ces autres bergers desquels vous parlez.

Personne ne respondit rie, parce que la troupe de ces estrangers estoit si proche que Diane fut contrainte par civilité de les aller saluer, et peu apres Alexis, Astrée et Phillis en firent de mesme. – Et lors vous voyez, dit Diane, comme je suis personne de parole, y ayant desjà quelque temps que je suis icy, où cette bonne compagnie, dit-elle montrant Alexis et ses compagnes, ont voulu venir, non seulement pour la curiosité de sçavoir le sujet qui vous conduit vers moy, mais aussi pour m'aider à donner un jugement plus equitable sur ce que vous avez à me proposer. – Nous avons bien de la honte, belle et discrete bergere, reprit Delphire, de vous avoir fait attendre, mais l'obligation que nous avons à toute vostre troupe est encore plus grande, puis que tout nostre repos despendant de ce que vous ordonnerez, il n'y a point de doute que nous desirons sur toute chose que le jugement que vous ferez soit juste et equitable. – Mais, ô nostre juge, interrompit Tomantes, que sera-ce si ceux qui seront condanne ne veulent observer l'ordonnance ? Et ma demande n'est pas hors de raison, car j'ay veu cette belle fille, continua-t'il, montrant Delphine, si peu soucieuse d'observer les loix que tout le reste des humains tient pour inviolables que je crains grandement qu'elle ne sera guiere plus religieuse en ce que vous luy ordonnerez, si c'est contre son gré. – O Tomantes ! s'escria Delphire, cette reproche est insupportable, et si ce n'estoit que bien tost j'espere que nostre juge me vengera des autres outrages que j'ay receus de vous, je luy demanderois justice de cette injure. – Vous avez tant accoustumé, reprit Tomantes, de vous plaindre sans raison, que je ne trouve pas estrange qu'à cette heure vous en fassiez de mesme, ny moins que vous soyez estonnée de m'ouyr parler si franchement, ayant toute ma vie vescu avec vous sous les loix d'un si grand respect que les plaintes seulement ne m'estoient pas permises en mes plus grandes peines. Mais ne voyez-vous que maintenant nous sommes devant nostre juge, et qu'il faut qu'il sçache et vos cruautez et mes supplices pour en juger sainement ? – Je ne veux point entrer en discours avec vous, dit Delphire, mais seulement je diray à nostre juste juge, qu'à vos paroles elle peut aisément juger qu'il est vray que la supreme injustice, c'est de cacher la justice. Et ensemble je la supplieray de ne vouloir point perdre plus de temps à vous escouter, mais qu'elle l'employe à ce que les dieux luy ont ordonné.

Cependant que Delphire et Tomantes parloient ainsi, Diane s'estoit desja assise sur un tertre un peu relevé, et Alexis, Astrée, Phillis et les autres bergeres commençoient toutes à choisir leurs places afin d'ouir le differend qui estoit entr'eux, ce qui fut cause que Filinte et Asphale en firent de mesme avec Silvandre. Et lors Diane : Il me semble, dit-elle, belle

bergere, et vous, gentil berger, que si vous desirez quelque chose de moy, il seroit necessaire que vous me fissiez entendre vostre differend, et que pour ce sujet il faudroit que vous esleussiez quelqu'un qui dist la verité de ce qui s'est passé entre vous, et puis chacun pourroit dire ses raisons. – Belle et discrete bergere, dit alors Asphale, nous sommes quatre bergers et deux bergeres qui avons interest au jugement que vous devez faire, et c'est pourquoy, si vous le trouvez bon, Androgene, dit-il, le luy monstrant du doigt, ou moy, vous raconterons ce qui touche Tomantes, Filinte et Delphire, et apres, ou Filinte, ou Tomantes vous rapporteront le differend de Dorisée, d'Androgene et de moy. – Il me semble, respondit Diane, qu'il est plus à propos, pour abreger, que les bergeres fassent ce premier rapport, que non pas les bergers qui ordinairement sçavent trop bien desduire leurs raisons. Et pour ce, Dorisée, c'est à vous à qui j'en donne la charge, et non seulement pour ce qui concerne Delphire, mais pour ce qui vous touche aussi, ne pouvant entrer en doute qu'une si discrete bergere ne nous vueille dire la verité qu'aussi bien nous sera assez justifiée par la bouche mesme de ceux qui, apres qu'elle aura parlé, nous rapporteront leurs raisons.

Dorisée alors, apres avoir fait une grande reverence, se remit en sa place, et puis ayant demeuré quelque temps sans parler, elle commença de cette sorte.

HISTOIRE DE DELPHIRE ET DE DORISÉE

Si ceux qui ont parlé de la jalousie en avoient eu l'experience telle que nous, ô sage et discrete bergere, ils eussent sans doute dit qu'elle est ennemie d'amour, et que, comme le froid est contraire au chaud, de mesme elle est directement opposée à cette passion qui fait aymer, parce qu'elle naist de crainte et de peur, et par consequent froide et peut-estre gelée, et que l'amour est tousjours bruslant et en flamme. Et non pas comme au contraire ils ont estimé qu'elle fut fille d'amour, et tellement necessaire à sa grandeur et à sa conservation, que, comme l'eau que le mareschal jette sur le feu, le rend plus vif et plus ardent, de mesme la jalousie augmente et rend plus violente la flamme dont amour consomme les ames de ceux qui aiment. Si vous ne m'aviez ordonné, tres-sage bergere, de vous raconter ce qui est advenu entre Delphire, Tomantes, Asphale, Androgene et moy, j'essayerois de rapporter quelque exemple pour prouver ce que je dis, mais je m'assure qu'au discours que j'ay à vous faire, vous en treuverez tant de preuves que vous confesserez avec moy, que si l'amour peut difficilement estre sans la jalousie, la jalousie au moins ne peut jamais estre sans effacer l'amour.

Sçachez donc, belle et sage bergere, que Tomantes estant seul fils de sa maison, fut eslevé fort chèrement par la sage bergere Ericanthe sa mere, et par Eleuman son pere, avec tant de soing que jamais ils ne voulurent permettre qu'il fust nourry hors de leur presence, leur semblant, aussi-tost qu'ils le perdoient de veue, qu'il fust desja entierement perdu pour eux. Et parce qu'entre tous ceux de nostre hameau, Eleuman et Ericanthe estoient les plus riches, tant pour la quantité des troupeaux et pasturages qu'ils possedoient, que pour un grand nombre de bergers et de bergeres que, comme pere de famille, ils avoient en charge, sous leur conduite, le jeune Tomantes fut instruit en tous les honnestes exercices qu'un berger de telle qualité eust pu estre, ausquels selon son aage il alla de telle sorte profitant qu'il n'y en avoit point en tout nostre contour qui put s'egaler à luy. Estant sorty des mains de sa nourrice, on luy donna un vieil et sage pasteur pour avoir le soing de sa conduite, non pas que pour cela il sortist de la compagnie des filles qui servoient Ericanthe, car au contraire il demeura parmy elles jusqu'en l'aage de dix ou douze ans, tant aimé et caressé de toutes, qu'il sembloit que c'estoit à l'envy à qui l'aymeroit le plus, parce qu'outre qu'il estoit tres-aymable, et avoit toutes les conditions qui peuvent rendre telle une tendre jeunesse, encore sçavoient-elles bien que cet enfant estoit l'amour et la delice du pasteur Eleuman et de la sage Ericanthe leur

maistresse.

Mais comme il advient ordinairement que plustost par instinct que par election en tel aage l'on s'adonne plus à aimer une personne qu'une autre, le jeune Tomantes n'eut point atteint neuf ou dix ans qu'il fit paroistre une grande inclination à aimer Delphire, qui pour lors estoit nourrie aupres d'Ericanthe et qui n'avoit pas encore plus de sept ou huict ans. Leur aage innocent et leur dessein sans dessein ne leur enseignant point de dissimuler, cette bonne volonté fut cause qu'incontinent chacun s'apperceut de la particuliere affection de Tomantes, dont Ericanthe fut tres-aise, tant parce que la bergere estoit veritablement digne d'estre aimée et servie de chacun, que d'autant que plusieurs jugent n'y avoir rien qui eveille plus la jeunesse, ny qui la porte à de plus nobles desseins que l'amour, faisant en cela l'office du fusil qui fait estinceler un rocher de son naturel froid, et sans clairté. On peut aisément penser quelle pouvoit estre l'affection qu'en telle enfance ils se portoient l'un à l'autre, car je m'assure qu'elle n'alloit plus outre qu'au plaisir qu'ils avoient de jouer ensemble aux noisettes ou aux espingles, de se faire present de quelques pommes ou de quelques cerises, et de s'entretenir des fables que leurs nourrices avoient autrefois racontées en leur donnant le laict. Tant y a que, comme de petits commencements se produisent quelquefois de grands effects, ils advint que continuant entr'eux ces petites enfances, Amour prist plaisir d'en faire peu à peu une tres-belle et tres-grande affection. Le berger pouvoit atteindre sa quatorziesme année qu'il se pouvoit dire vieil amant, quoy que fort jeune amoureux, y ayant desja cinq ou six ans qu'il aimoit sans qu'il sceut dire que c'estoit que l'amour. Et de fait en ce temps là il chantoit fort souvent ces vers.

SONNET

Il ignore son mal.

Mon Dieu ! quel es le mal dont je suis tourmenté ?
Je languis et je meurs, et toutesfois j'ignore
Quel peut estre le nom du mal qui me devore :
N'est-ce point, ô mon cœur, trop grande lascheté ?

Un vouloir estranger m'oste ma volonté,
Un œil ravit mon cœur, et je ne puis encore,
Plus j'en ressents du mal, que plus je ne l'adore,
Cherissant ma prison plus que ma liberté.

Quelquefois je me plais en ce qui me tourmente,
Quelquefois je me plains de ce qui me contente,
Depuis que je la vis, tout mon bien s'envola.

Depuis que je la vis, tout me fut agreable.
Je me plais, je m'ennuye en un object semblable,
Je sçay que j'ay ce mal, mais qu'est-ce que cela ?

En fin, rendus sçavans et l'un et l'autre par l'aage, ils recognurent qu'ils s'aimoient aussi tost presque qu'ils purent sçavoir que c'estoit qu'aimer ; et ce fut lors que, reconfirmants par leur volonté ce qu'ils avoient fait par hazard ou au moins par une inclination aveugle, ils commencerent de jetter les fondements d'une veritable affection. Les soings de Tomantes estoient grands à tesmoigner à Delphire la bonne volonté qu'il luy

portoit, mais la modestie de Delphire n'estoit pas moindre à les recevoir avec la discretion et avec le respect qu'elle devoit au fils d'Ericanthe. De sorte que, comme chacun voyoit l'amour du berger, chacun aussi louoit et estimoit la sagesse de la bergere à sçavoir si bien tenir le milieu d'un sentier si glissant qu'elle ne pencha jamais plus d'un costé que de l'autre : je veux dire qu'elle marcha si justement entre l'amour et le respect, que l'on ne pouvoit cognoistre si ses actions procedoient plus de l'affection que du devoir. L'amour de Tomantes estoit desja recogneue de tous ceux de la maison d'Ericanthe, et Delphire mesme n'en pouvoit presque plus douter, devant que le berger luy eust par ses paroles fait entendre ce que toutes ses actions alloient si fort publiant, un puissant respect le contraignant à ce silence, lors qu'en fin son affection prenant de jour en jour plus de force, elle luy fit rompre tous les liens qui luy retenoient la langue.

La premiere fois qu'il prit cette hardiesse, ce fut le jour de sa naissance qu'Ericanthe, pour remercier les dieux de le luy avoir donné pour le support de sa maison et pour le contentement de ses vieilles années, celebroit tous les ans à mesme jour qu'il estoit nay.

Non point trop loing de la source de nostre gentil Lignon, Eleuman et Ericanthe ont une demeure sur les bords de cette delectable riviere, qu'il sembla que la nature se soit pleue d'embellir de tout ce qui la pouvoit rendre agreable. Elle est posée sur une coline qui luy donne une veue, quoy qu'un peu limitée, à cause des autres petites montagnes assez voisines, toutesfois si belle, qu'il semble que ceux qui peignent des paysages ayent pris le patron sur sa situation. Lignon prend son cours au bas de cette coste, que des prez d'un costé et d'autre vont accompagnant presque autant que la veue se peut estendre. Les saussayes qui separent ces prez, et les petits fossez, par lesquels on desrobe les claires eaux de Lignon, semblent autant de petits ruisseaux qui vont abreuvant ces belles prairies. Tout le penchant de la coline est couvert de l'ombrage de quantité d'arbres disposez en allées, par lesquelles on descend sans incommodité du soleil, ny de la descente, jusques sur l'agreable rivage de cette claire riviere que les fleurs presque en tout temps esmaillent de cent diverses couleurs. Les rossignols qui semblent avoir choisi ce lieu pour leur demeure ordinaire, le peuplent de telle sorte qu'on jugeroit à ouyr les divers chœurs qui se respondent à la voix les uns aux autres, qu'ils ont abandonné tous les autres endroits de la contrée, pour à l'envy venir chanter parmy ces arbres. Et la nature, à tant de graces, n'ayant pas voulu estre avare de ce qui pouvoit embellir entierement ce lieu, y a fait sourdre tant de fontaines tout le long de ce penchant, qu'on diroit qu'elles y sont conduites par artifice ; bref, ce lieu est la delice et le plaisir de tous les hameaux voisins ; où presque, tant que le beau temps le permet, il y a ordinairement un grand concours de peuple, et mesme aux jours qui sont particulièrement dediez à quelque resjouissance, comme estoit celuy de la naissance de Tomantes.

Il sembla que le Ciel voulut donner cognoissance à ce jeune berger, qu'il ne l'avoit fait naistre que pour vivre au service de cette belle fille, car ayant eu toute l'année tant de commodité de parler à elle, et de luy faire entendre l'affection qu'il luy portoit, il attendit toutesfois à le luy declarer par parole au jour de sa naissance, comme s'il eust voulu dire que le jour qu'elle le recevroit pour son serviteur, seroit celuy que veritablement il commenceroit de vivre. De fortune, quelque temps auparavant, un oncle de Delphire estoit mort, qui la contraignoit selon la coustume de porter un habit de dueil ; et parce qu'entre toutes les jeunes bergeres du hameau Delphire avoit cette grace de s'habiller et s'ageancer le plus proprement, elle parut si belle en cet habit de tristesse qu'il n'y eut personne qui ne tournast les yeux sur elle avec ravissement, tant pour sa beauté que pour sa gentillesse.

Mais entre tous Tomantes l'admiroit, ou plustost l'adoroit, Il y avoit du plaisir à considerer ses actions, car ses yeux estoient si occupez à la regarder, que ne pouvant la voir toute à la

fois, il alloit tournant autour d'elle, sans se pouvoir saouler de la contempler, et de la louer. Tantost il estimoit la blancheur de son visage, tantost la vive couleur du teint, tantost la vivacité de ses yeux, tantost le corail de sa bouche, tantost l'yvoir de ses dents, quelquefois sa belle taille, quelquefois la delicatesses et blancheur de sa main, et d'autrefois l'avantage qu'elle avoit sur toutes ses compagnes de sçavoir si bien se prevaloir des habits et de tout ce qu'elle mettoit sur elle. – De sorte, concluait-il, qu'il n'y a rien de si beau ny de tant aimable que Delphire. – Vous me racontez, respondit-elle en sousriant, une histoire si nouvelle et si peu croyable que, quant à moy, je n'y sçaurois adjouster foy. – Je sçay bien, reprit-il, d'où vient cette incredulité, c'est parce que vous ne vous pouvez pas voir, car si le Ciel vous faisoit cette grace, je ne vous crois point tant ennemie de la verité que vous ne fussiez contrainte de dire que j'ay raison. – Je me suis veue plusieurs fois, repliqua-t'elle, et dans les claires eaux des fontaines et dans diverses glaces de miroir, mais je n'ay point remarqué ce que vostre flatterie vous fait dire. – O Delphire ! adjousta-t'il, que ces representations sont imparfaites, et qu'elles font de tort à vostre beauté ! Mais aussi, comment pouvez-vous penser que ces choses mortes et sans aucun sentiment vous puissent bien représenter ? vous, dis-je, qui estes la vie de tous ceux qui ont le bon-heur de vous voir. Que si vous avez volonté de voir au vray quelle vous estes, prenez un miroir vivant que je vous donneray, et je m'assure que si vous y daignez jeter les yeux, vous vous y verrez plus belle encore que je ne vous sçaurois dire. – Et qu'est-ce, dit la bergere, que vous appelez un miroir vivant ? – Mon cœur, repondit-il. – Ah ! Tomantes, s'escria-t'elle, que ces miroirs sont faux et infidelles ! car outre qu'on n'y void pas ce qu'on veut, mais seulement ce qu'il plaist à ces miroirs trompeurs. Encore n'y a-t'il point d'assurance en leur representation, parce qu'elle n'est que telle que la passion de l'ame la luy ordonne. – Je croy bien, reprit-il froidement, que le cœur ne represente que ce qui est dans l'ame, mais c'est bien aussi pour cela que je vous dis que vous verrez dans le mien Delphire en sa parfaite beauté, parce que vous estes de sorte empreinte dans la mienne, que rien n'y sçauroit estre plus parfaitement. – Que vous estes menteur ! Tomantes, respondit-elle, et que vous vous vous mocqueriez de moy, si j'adjoustois foy à vos paroles. – Il n'y a rien qui soit plus honteux, reprit-il, à une personne d'honneur que d'estre surprise en menterie. – Vous ne craignez pas repliqua-t'elle, cette honte, car vous sçavez bien que personne ne peut voir dans vostre cœur pour vous en convaincre. – Les actions, adjousta-t'il, sont celles qui ouvrent les portes du cœur, et vous verrez que toutes les miennes vous tesmoigneront que Tomantes ayme Delphine, et que jamais il ne regardera des yeux d'amour autre beauté que la sienne. Et je vous fais cette declaration le jour que je suis nay, pour vous rendre tesmoignage que je croy que le Ciel m'a donné la vie pour ne l'employer jamais qu'à vous aymer et à vous servir, et auquel pour le moins il veut que je recommence et continue à vivre pour ce seul sujet, ce que je proteste de faire avec tant d'affection et de fidelité, que vous serez contrainte d'avouer que veritablement je suis vostre serviteur.

Tomantes adjousta encore quelques paroles à celles-cy que je laisse pour n'estre ennuyeuse, et que Delphire n'interrompit point, parce qu'encore qu'elle eust un esprit vif et un tres-bon jugement, si fut-elle un peu surprise et empeschée à choisir la responce qu'elle luy devoit faire, car le respect qu'elle luy portoit, pour estre fils d'Éricanthe, la bonne volonté qu'elle avoit desja pour Tomantes, les vertus et l'amitié qu'elle avoit recogneues en luy, et la crainte de manquer à son devoir, la tenoient en cette irresolution. Et cela fut cause que Tomantes, apres s'estre teu, et avoir attendu sa responce quelque temps, et qu'il vid qu'elle demeuroit muette, continua de cette sorte : Je voy bien, belle Delphire, que vostre silence me menace, et que la vie que la douceur de vos yeux me promet n'est guiere assurée, qu'au contraire l'augure que je devois prendre de cet habit noir que vous portez ne sera que trop veritable à mon dommage. Et

à ce mot, changeant de couleur, la parole luy mourut en la bouche, et quoy qu'il s'efforçast plusieurs fois de reprendre son discours, si ne le sceut-il faire, tant il demeura confus de n'avoir point de responce.

Delphire alors, pour ne le laisser en cette peine plus longuement : Tomantes, luy dit-elle, les paroles que je vous ay ouy proferer, sont assez semblables à celles que d'ordinaire la plupart des bergers tiennent aux bergeres. Aussi veux-je croire que c'est plustost par coustume que par dessein que vous me les dites. Et toutesfois le respect que je vous dois, et l'honneur que je reçois de la peine que vous prenez de parler à moy, m'obligent à les estimer, comme venant du plus gentil berger que je cognoisse, et duquel je cheriray tousjours la bonne volonté comme je dois, et comme elle merite. Et parce qu'elle ne voulut pas que ce discours continuast plus avant pour cette fois, à ces dernieres paroles, elle se mit entre ses compagnes.

Mais, ô sages bergeres, il faut que vous sçachiez que long temps auparavant Filinte, qui est ce berger que vous voyez assez pres de Delphire, dit-elle, le montrant de la main, et fort proche parent de Tomantes, s'estoit rendu serviteur de cette mesme bergere et parce qu'il avoit plus d'aage que luy, il avoit aussi eu plustost que luy la hardiesse de se declarer pour tel. Mais d'autant que quelque urgente affaire l'avoit contraint de partir de nostre hameau pour un assez long voyage, il sembla que le Ciel voulut favoriser le dessein de Tomantes, en luy ostant ce rival qui ne luy estoit pas peu ennuyeux. Filinte donc partit plein d'amour et de desplaisir, et douze ou treize lunes apres, revint avec le mesme amour qu'il avoit emportée, sinon que, peut-estre elle s'estoit accreue aussi bien que son corps, mais si, à son depart, il avoit eu opinion d'avoir quelque avantage sur Tomantes, à son retour il cognut bien quelle mortelle ennemie d'amour est l'absence, car il trouva tellement le dessein de son rival avancé, et le sien reculé, qu'un autre que luy en auroit perdu toute esperance. Toutesfois son courage genereux ne voulant ceder à aucune difficulté, luy fist prendre resolution de continuer ce qu'il ne pouvoit laisser imparfait, sans donner quelque cognoissance d'estre vaincu. Il recommence donc à son retour ses recherches, adjouste de nouvelles supplications aux anciennes prieres, renouvelle les vieux services par de nouveaux ; et bref, se plaint d'estre traité injustement, et presse et importune de telle façon que, s'il n'obtient rien sur l'esprit resolu de Delphire, il met toutesfois de grands soupçons et de puissantes jalousies dans l'ame de Tomantes. Car, encore que veritablement Delphire preferast à son dire Tomantes, si est-ce que la vraye amour de ce berger ne le laissoit point vivre en repos, sçachant assez qu'avec qui ayme bien et s'opinastre, Amour fait des miracles ; et de là procederent tant d'inquietudes et tant de peines, que ces deux bergers se donnerent depuis si longuement l'un à l'autre.

Et toutesfois, quoy que leur amour fut tres-grande et que la violence de leurs affections allast de jour en jour augmentant, si est-ce que l'amitié qui estoit entr'eux n'en fut jamais alterée ; en quoy ils monstrerent un tres-grand jugement, retenant si sagement de si sensibles interests sous les loix de la raison, ce qui estoit encore plus estimable en Filinte qui estoit le moins aymé, et de qui l'humeur naturellement estoit assez depiteuse. Et certes il sembloit bien qu'en quelque sorte l'autorité d'Eleuman, et principalement d'Ericanthe, deust rendre le party de Tomantes avantageux. Si est-ce que celuy de Filinte n'estoit pas foible, à cause d'une sœur qui estoit nourrie par la mesme Ericanthe, comme niepce d'Eleuman, et qui pouvoit beaucoup sur Delphire ; et de fait, c'estoit à elle à qui Filinte faisoit ordinairement ses plaintes.

Il advint en fin que ce berger, apres avoir remarqué en diverses occasions la preference que cette bergere faisoit de Tomantes à luy, et apres en avoir fait toutes les plaintes qu'il pouvoit, voyant qu'il n'en recevoit que de nouveaux tesmoignages d'estre peu aymé, comme il estoit prompt et d'un esprit fort sensible, perdant toute esperance et toute patience, il se resolut de se retirer d'un servage qu'il estimoit si honteux ; et apres avoir quelque temps cherché la

commodité de parler à elle, en fin l'ayant trouvée en lieu où personne ne le pouvoit ouïr, il luy tint un tel langage : Vous sçavez, Delphire, si je vous ay aymée, et je dis que vous le sçavez, parce qu'un si bel esprit que le vostre ne peut ne l'avoir cogneu assez clairement par toutes mes actions, puis que mon affection a commencé dès vostre berceau, et m'a tousjours accompagnée par tous les lieux où depuis j'ay esté. Vous sçavez si vos froideurs, vos mesconnoissances, ny mes absences trop longues, m'ont peu divertir de cette affection, puis que jamais vous ne me pouvez reprocher que rien l'ait peu diminuer. Maintenant pressé ou plustost oppressé des mespris et des outrages que je reçois de vous, je viens vous dire que, les treuvant insupportables, je quitte le nom de serviteur de Delphire, et que, ce que ny le temps, ny les absences, ny vos rigueurs n'ont peu faire, le mespris seul, insupportable à mon courage, et duquel vous usez envers moy, le fait entreprendre à mon juste despit. Delphire, sans s'esmouvoir aucunement, et presque bien-aise qu'il fist cette resolution, luy respondit avec une froideur extreme : Je n'ay jamais creu ny désiré, Filinte, que vous eussiez la volonté de porter le tiltre que maintenant vous quittez, et ce m'est chose tant indifferente que si vous jugez que parmy mes compagnes il y en ait quelqu'une qui ait assez de merite, je vous conseille de l'aimer et de la servir.

La froideur dont cette responce fut faite offença encore davantage le courage de Filinte, et cela fut cause qu'il s'en alla avec un visage renfrogné, et qui monstroït assez sa mauvaise satisfaction. Mais d'autant que le despit est une passion qui ne laisse jamais libre le jugement, il creut que pour se venger bien de Delphire, il falloït essayer de divertir Tomantes de l'affection qu'il avoit pour elle. Et comme il y a des personnes qui esperent tout ce qu'elles desirent, et sur qui la passion a tant de puissance qu'elle leur figure faisable tout ce qu'elles voudroient qui advinst, il s'imagina de pouvoir luy persuader de s'en retirer ; et en ce desseïn il l'alla trouver, et apres l'avoir tiré à part : Mon frere, luy dit-il, car c'est ainsi qu'Eleuman vouloit qu'ils s'appellassent, quoy qu'ils ne fussent que germains, je viens vous supplier d'une grace que vous ne devez point me refuser, parce qu'outre que je la vous demande avec toute sorte d'affection, encore est-elle autant à vostre avantage qu'au mien. – Mon frere, respondit Tomantes, vous devez bien croire que tout ce que je pourray pour vostre contentement, je le feray sans doute d'aussi bon cœur que vous le sçauriez désirer. – Promettez-le moy donc, adjousta Filinte, car je sçay bien que si vostre promesse ne vous y oblige, vous en ferez au commencement de la difficulté. – Je ne vous puis rien promettre, repliqua Tomantes, que je ne sçache que c'est, et vous ne devez pas craindre que les difficultez me puissent jamais empescher de faire tout ce que je pourray pour vostre contentement.

Et là-dessus, ayant esté longuement disputé d'un costé et d'autre, en fin Filinte, voyant qu'il ne pouvoit point l'obliger par sa promesse, se resolut de luy dire : Pour la plus grande obligation en laquelle vous me puissiez jamais mettre, je vous supplie, mon frere, quittez l'amitié de Delphire, ou pour le moins faites en semblant pour quelque temps. L'orgueil l'emporte à une telle insolence que, pour peu qu'elle continue, elle se va rendre insupportable : il luy semble que tous les hommes qui sont en l'univers ne sont faits que pour elle, et peu s'en faut qu'elle ne pretende que tous les respects et les devoirs que vous et moy luy rendons de franche volonté, ne luy soient deubs par obligation, et qu'elle ne les demande comme un tribut qu'elle est en possession de tirer de tous ceux qui la voyent. N'est-elle pas gracieuse avec le mespris dont elle use et envers vous et envers moy ? Encore voudrois-je bien sçavoir sur quoy elle les fonde ; mais, mon frere, s'il vous plaist de me croire, assurez-vous qu'autant qu'elle verra que nous nous retirerons d'elle, autant s'efforcera-t'elle de se rapprocher de nous. Il est bon d'aimer mais non pas d'estre esclave. Il y a long temps que j'ay ouy dire que les femmes font tousjours des caresses à un homme jusqu'à ce qu'elles sont assurées qu'elles en sont bien

aimées ; mais alors elle ne les traitent point autrement que s'ils estoient esclaves. Obligez-moy, mon frere, de vous en retirer comme je suis resolu de faire, et vous la verrez bien estonnée avec sa froideur ou plustost avec son indifference.

Tomantes, en sousriant : Mon frere, luy respondit-il, je suis marry que vous m'avez demandé une chose impossible, car je desirerois autant que ma propre vie de vous pouvoir contenter. Mais assurez-vous, Filinte, que de quelque sorte qu'il plaise à la belle Delphire de me traiter, je ne puis autre chose que le souffrir sans seulement murmurer, tant s'en faut qu'il soit en ma puissance de me pouvoir distraire de cette servitude en laquelle elle me detient. Et quant à moy, je confesse que c'est avec raison qu'elle pense que tous ceux qui la voyent sont obligez de la servir et de l'adorer, parce que jugeant autruy par moy-mesme, il me semble qu'apres l'avoir veue, ce seroit un grand defect de jugement de ne vouloir finir ses jours en cette servitude. – Et quoy ! Tomantes, s'escria Filinte, vous estes donc opiniastre en cette honteuse resolution ? – Mon frere, mon amy, respondit Tomantes, le sort en est jetté, j'y suis tellement resolu que non seulement je n'ay point de volonté de faire autrement, mais s'il m'arrivoit de le vouloir, j'en mourrois de honte. Mais vous, Filinte, quel est vostre dessein ? – De vivre, dit-il, en homme de courage, et non pas en esclave. Et afin qu'elle n'en fust point en doute, je le luy ay dit, et l'en ay assurée, me sentant assez fort pour supporter toute chose, sinon le mespris ; mais j'avoue que contre ce fer, je n'ay point d'armes qui puissent resister. – Peut-estre, reprit froidement Tomantes, quand je seray sage, je feray la mesme resolution, mais en l'estat où je suis, il ne le faut point esperer.

Les discours de ces deux bergers se terminerent de cette sorte, mais il faut rire de ce qui en advint. Filinte, voyant qu'il ne pouvoit divertir Tomantes de sa resolution, comme si la derniere parole qu'il luy avoit tenue luy eust ravy la memoire incontinent de tout ce qu'il avoit dit, et à luy, et à Delphire, il ne mit pas plus d'intervalle à se desdire de tout ce que le despit venoit de luy faire proferer, qu'autant qu'il demeura d'aller du lieu où il avoit dit ces choses à Tomantes, jusqu'à celui où pour lors estoit la belle Delphire. Car, d'abord qu'il la retrouva, il recourut aux prieres et aux supplications, et envers elle pour oublier ce qu'il luy avoit dit, et envers sa sœur pour interceder pour luy, la pressant et conjurant, si elle vouloit qu'il continuast de vivre, de faire promptement sa paix. Delphire alors, en sousriant : Je le veux, dit-elle, à condition que vous croirez, Filinte, que ny en vous en allant, ny en revenant, vous ne m'avez des-obligée, ny obligée.

A peine Delphire avoit achevé cette parole, que Tomantes arriva, qui, voyant cet accord, et oyant ce que Filinte disoit, demeura si ravy d'estonnement qu'il demandoit à Delphire et à Filinte si ce qu'il voyoit n'estoit point un songe. – Non, non, dit le berger, c'est chose veritable, mais figurez-vous que j'ay fait comme ces esclaves qui essayent de rompre leurs chaisnes, et qui n'en peuvent pas venir à bout. Mais lors qu'en particulier, Tomantes raconta à Delphire la priere qu'il venoit de luy faire, jugez si la bergere demeura ravie de deux si prompts et si differents mouvements.

Cependant que ces deux bergers vivoient de cette sorte, je revins des rives d'Argent, petite riviere qui coule assez prez d'icy, et qui, avec tant d'autres, se va rendre dans le grand fleuve de Lignon. En mesme temps Asphale (qui est ce berger que vous voyez aupres de Filinte, et qui est son jeune frere) fit dessein de me rechercher, plustost comme je croy, pour dire qu'il n'estoit pas le seul de son hameau et de son aage qui n'aimast point, que pour autre raison qui le pust convier à cette resolution. Or, tout ainsi que, comme frere de Filinte, il estoit tousjours presque en sa compagnie, aussi comme amie, et peut-estre encore comme alliée de Delphire, nous estions presque d'ordinaire ensemble. Je prins garde qu'Asphale alla longuement incertain, sans sçavoir à laquelle de toutes mes compagnes il se donneroit, imitant l'abeille

qui, dans un jardin, va voletant sur diverses fleurs, sans sçavoir sur laquelle s'arrester. Car tantost il en vouloit à Delphire, quelquefois à Filise, d'autrefois à Eritrée, et quelquesfois à moy ; mais en fin, apres avoir tourné et retourné, tantost vers l'une, et tantost vers l'autre, il s'arresta à moy, pour le moins il en fit semblant.

J'avoue que si j'eusse eu dessein d'estre aymée, Asphale ne m'eust point esté desagréable, car encore qu'il soit present, je ne laisseray de dire que mal-aisément sçauroit-on rencontrer en un berger tant d'aimables qualitez que l'on en peut remarquer en luy. Adroit en toute sorte d'exercice, propre et gentil en ses habits, gracieux et vif en ses discours, courtois envers les bergeres, civil envers les bergers, respectueux avec ceux qu'il pratique, et tellement complaisant avec tous, qu'il est impossible de s'ennuyer en sa compagnie. – Et avec tout cela, interrompit-il, celuy de toute la troupe qui est le moins aymé de la belle Dorisée. – Dorisée, respondit-elle en sousriant, n'est pas resoluë d'aymer tout ce qui est aymable.

Et lors, continuant son discours : Or ce berger, dit-elle, quoy que je luy eusse dit assez franchement mon dessein, et qu'il ne devoit point perdre le temps en une recherche de laquelle il ne pouvoit attendre aucun contentement, si ne laissa-t'il de s'y opiniastrer et d'esperer que le temps qui surmonte toute chose, pourroit à la fin vaincre ma resolution et changer ma volonté. Il ne perd donc point d'occasion de me tesmoigner son extreme affection. Et parce qu'à toutes heures j'estois dans la maison d'Ericanthe pour l'amitié que je portois à Delphire, à toutes heures aussi il parloit à moy, car estant neveu du sage pasteur Eleuman, il ne bougeoit de sa maison, et y vivoit avec la mesme franchise qu'en la sienne propre, de sorte qu'il eust fallu que je n'eusse point eu d'oreilles si je n'eusse appris de luy cent fois le jour qu'il m'aymoit et que le plus grand de ses desirs estoit d'estre aymé de moy. Que si son opinastreté ne fit point de plus grand effect, pour le moins par la longueur du temps elle me fit penser que peut-estre estois-je aymée de luy, et cette opinion obtint sur moy que, contre ma resolution, je luy permis de continuer, mais avec tant de reserves qu'il ne s'en pouvoit contenter. Et entre les autres : que la permission que je luy donnois de m'aymer ne me pourroit jamais obliger à en faire de mesme envers luy ; qu'il tiendroit tellement son affection secrette, et sur tout cette permission que je luy donnois que, si quelqu'un venoit à la sçavoir, je la tenois deslors pour revoquée ; qu'il vivroit avec tant de discretion en la recherche qu'il pretendoit de me faire, que jamais il ne me feroit paroistre de desirer de moy chose qui pust offenser mon honnesteté ; et sur tout que je ne serois jamais obligée de recevoir lettres de luy, et plusieurs autres semblables articles ausquels, comme je croy, il consentit, cognoissant bien qu'il ne pouvoit rien avancer en les refusant.

Mais de tous, il n'y en eut point qui le contrariast davantage que le dernier par lequel j'estois exempte de recevoir de ses lettres : – Car, disoit-il, quand mon mal-heur m'esloignera de vous, de quelle façon vous pourray-je faire sçavoir de mes nouvelles ou avoir des vostres ? – Aussi bien, luy respondois-je, quand je recevrais vos lettres, vous ne devez pas esperer que je vous fisse avoir des miennes ; si bien que sur ce poinct-là les lettres que je pourrais recevoir de vous, ne vous rapporteroient aucune utilité. Et quand à me faire sçavoir de vos nouvelles, j'en suis et seray si peu curieuse, que cette peine seroit inutile. – Mais, repliquoit-il, ne faites-vous point d'estat du contentement que je recevrais de parler à vous de cette sorte et vous rendre ainsi compte de ma vie ? – A vostre retour, luy disois-je, je la sçauray. – Mais cependant..., adjoustoit-il. – Mais cependant, respondois-je, je me contenteray de sçavoir que vous m'aimez tousjours, ainsi que vous me promettez. Et puis ne m'avez-vous pas dit que vostre vie sera tousjours telle qu'il me plaira ? – Il est vray, disoit-il. – Or, continuois-je en sousriant, quand il me prendra volonté de sçavoir quel est vostre vie, sans avoir la peine de lire vos lettres, j'auray bien plustost fait de me demander quelle je veux qu'elle soit, car soudain, par

ma propre responce, je la sçauray, et en un besoin ce seroit de moy de qui vous la devriez apprendre, quand vous en serez en doute. – Ah ! mauvaise Dorisée, reprenoit-il, en souspirant, si vous faisiez à bon escient ce que vous dites par mocquerie, encore ne me seroit-ce pas un petit allegement, quand mon mal-heur me voudra esloigner de vostre presence ; mais je voy bien que je ne dois esperer de vous que le moins que vous pourrez faire pour moy. – Pour vostre contentement, respondis-je soudain, je voudrois faire beaucoup, mais non pas pour cela chose quelconque contre le mien. Et pour ce, si vous voulez quelque complaisance de moy, faites que ce que vous desirez ne contrarie en rien à ce que je veux, et vous pourrez esperer de l’obtenir. – Et quoy donc ? reprenoit-il, je ne dois point esperer que vous m’escriviez ? – Moins encore que cela, respondois-je, car je ne veux pas mesme recevoir de vos lettres. – Cette severité, repliquoit-il, à moitié en colere, est trop grande et je proteste que, quoy que vous sçachiez faire, je vous en feray voir. – Et moy, respondois-je, je proteste que je n’en verray point.

Il faisoit tout ce discours, et s’y opiniastroit si fort, parce qu’il sçavoit bien qu’il estoit contraint dans fort peu de temps de m’esloigner, son pere le voulant ainsi, pour des affaires qui luy estoient survenues dans la Province des Romains ; et de fait, quelques jours apres, je le vis venir triste et pensif, et portant au visage la mine d’un condamné au supplice. – Dorisée, me dit-il, aussi-tost qu’il pust parler à moy sans estre ouy d’autre personne. Helas ! Dorisée, voicy le dernier de mes jours, si vous n’avez pitié d’Asphale. Luy voyant le visage tout changé, et la couleur ainsi ternie, j’avoue qu’au commencement j’entray en apprehension qu’il luy fust advenu quelque mal, et j’estois si bonne que j’en ressentois du desplaisir ; mais apres luy avoir demandé à quel sujet il parloit ainsi, et que j’eus appris que c’estoit pour un voyage qu’il estoit contraint de faire, je ne me pus empescher de sousrire. – Vous riez, me dit-il, Dorisée, de ce que mon cœur pleure. Ah ! cruelle fille, si le Ciel ne me venge de vous, je ne sçay ce que je croiray de sa justice. – Je ne ris pas, luy dis-je, de vostre voyage ; car puis qu’il vous desplaist, il ne me sera jamais agreable, mais si fais bien de la dispute que nous eusmes il y a quelques jours, parce qu’il sembloit que nous prevoyions vostre despart. – Si je pouvois esperer, me respondit-il, que vous ne vous pleussiez jamais en ce qui me desplairoit, je partirois le plus heureux homme qui ait quelquefois esté contraint d’esloigner ce qu’il adore. – Prenez sainement, ajoutay-je, ce que je vous ay dit, et vous pouvez vous en aller avec assurance, que ce qui vous desplaira ne me sera jamais agreable. – Et comment voulez-vous, me dit-il, que je l’entende ? – Je veux dire, repris-je, que ce qui vous desplaira, pourveu que je n’y aye point d’interest que pour l’amour de vous, ne me plaira jamais. – De sorte, continua-t’il, que, parce qu’en mon esloignement vous n’avez point d’interest, et qu’il me fasche, vous aussi vous en estes marrie ? – Voulez-vous, Asphale, luy dis-je en sousriant, que je conclue comme vous ? – Je ne sçay, me respondit-il froidement, ce que vous esloignant je puis vouloir, sinon la mort, puis que mesme vous vous opiniastrez à ne vouloir point que je vous escrive. – Je sçay bien pour le moins, repliquay-je, que je ne recevray point de vos lettres. – Vous estes encore, reprit-il, moitié en colere, en cette mauvaise humeur ? Et luy ayant fait signe de la teste qu’il estoit vray. – Et moy, continua-t’il, je jure par l’affection que je vous porte, que vous en recevrez, quelque volonté que vous puissiez avoir du contraire. Et parce que de mon costé j’asseurois que non, nous fismes gageure d’une discretion, de laquelle il se disoit desja assuré possesseur.

Nos discours furent longs sur ce sujet et plus encore sur le desplaisir qu’il emportoit avec luy en m’esloignant, et l’eussent bien esté davantage, si son pere qui le vouloit faire partir le lendemain de grand matin, ne l’eust envoyé querir par deux ou trois fois. Il s’en alla donc trouver son pere, duquel il receut toutes les instructions necessaires pour son voyage, et lors

qu'il fust prest à partir, il appella un berger assez aagé, et qui dés sa plus tendre enfance avoit eu le soing de le servir. Ce berger s'appelloit Alindre, homme fin et fort avisé, et qui en servant Asphale luy avoit pris une si grande affection, qu'il n'avoit nul plus grand contentement que celui de faire chose qui luy fust agreable. Il se renferme avec cet homme, dans une chambre, et la porte estant bien fermée, il luy fit entendre l'affection qu'il me portoit, le desplaisir qu'il avoit de m'esloigner, et l'extreme contentement que ce luy seroit de me pouvoir escrire ; que, d'autant que c'estoit chose qu'il vouloit estre secrette, il l'avoit choisi entre tous ceux qui l'aymoient pour luy rendre ce bon office. Alindre qui n'avoit aucun plus violent desir que de complaire en tout à Asphale, luy dit qu'en cela, et en toute autre chose qu'il voudroit luy commander, il ne manqueroit jamais ny d'affection ny de fidelité. Asphale à ce mot l'embrassant : Mon cher amy, luy dit-il, j'ay bien eu cette creance de vous, et c'est pourquoy, comme la chose du monde qui m'est la plus chere, je la remets entre vos mains, vous conjurant de trouver moyen aussi tost que je seray party de luy faire voir cette lettre, dit-il, luy en remettant une entre les mains, et prendre bien garde à l'artifice duquel vous userez. – L'artifice, respondit Alindre, ne sera pas grand, car estant si familier, comme je suis, chez Eleumam, j'attendray qu'elle aille voir Delphire, qu'on m'a dit estre grandement aymée d'elle, et il ne peut pas estre qu'en tout le jour je ne trouve moyen de la luy donner. – Comment ? s'escria Asphale, penses-tu, Alindre, qu'elle la reçoive de cette sorte ? Il faut, mon cher amy, qu'elle la prenne et la voye, sans qu'elle sçache qu'elle vient de moy, autrement elle est d'une si contrariante humeur qu'elle n'en fera rien. – Et quoy ? reprit Alindre, elle ne consent doncques pas à les recevoir ? – Tant s'en faut, repliqua-t'il, qu'elle y consente, qu'elle a juré et protesté de n'en voir jamais. Et parce que je desire plus que ma vie de luy montrer que mon affection a plus d'industrie pour parvenir à ce que je desire, qu'elle n'a pas de cruauté pour m'en empescher, je te conjure, Alindre, mon cher amy, de mettre et d'employer toutes les forces de ton esprit à luy en faire tomber quelqu'une entre les mains ; je sçay que tu as tant d'esprit, et que tu m'aimes tant que, si tu veux t'y estudier, il est impossible qu'elle s'en deffende.

Pour abreger en fin, belle bergere, Alindre se chargea de deux lettres, et luy promit que, puis que c'estoit chose qu'il desiroit avec tant de passion, l'une ou l'autre assurément seroit veue de cette mauvaise et cruelle fille. Asphale part avec cette assurance ; et Alindre cependant, plus desireux de satisfaire à sa promesse, que peut-estre Asphale n'estoit pas, apres avoir pensé longuement à ce qu'il avoit à faire, il se resolut à cette finesse.

Eritrée qui est une tres honneste et discrete bergere, et en quelque sorte ma parente, faisoit particulierement estat de m'aimer sur toutes les autres de nostre hameau. Alindre qui sçavoit bien la bonne volonté que cette fille me portoit, et que d'ailleurs, quoy qu'elle eust un tres-bon esprit, elle ne l'employoit point toutesfois à ces petites finesses desquelles on se sert le plus communément en semblables occasions, jetta les yeux sur elle, et fit dessein de faire qu'elle m'en donneroit la premiere, et cela d'autant plus que de longue main il avoit une grande familiarité avec elle. Il s'en va donc la voir plusieurs fois, l'entretient de toute autre chose que du sujet qui le conduisoit chez elle. En fin il la tourna de tant de costez qu'il fit qu'elle-mesme luy demanda des nouvelles d'Asphale. – Ah ! dit-il, feignant d'avoir oublié de luy dire quelque chose, j'ay la memoire la plus admirable qui fut jamais. J'estois venu expres vous trouver pour un sujet que j'eusse oublié si vous ne m'en eussiez fait souvenir en me parlant d'Asphale. Et alors le pressant de le luy dire, il reprist ainsi la parole, apres avoir un peu rabaissé sa voix, et comme luy voulant parler en confiance : Vous sçavez, Eritrée, si je suis serviteur d'Asphale, et si je serois marry de faire ny de dire chose qui luy dépléust. Mais en ce que je veux que vous sçachiez, non seulement je ne pense pas faire chose qui soit contre son service, qu'au contraire

je m'assure que, quand il aura l'esprit libre de la passion qui l'occupe, il m'en remerciera comme du meilleur service que je luy puisse faire maintenant. C'est pourquoy je vous supplie et je vous conjure de le vouloir seulement tenir secret jusqu'à ce qu'il soit devenu plus sage qu'il n'est pas.

Et Eritrée le luy ayant promis et juré : – Je croy, continua lors le fin Alindre, que vous n'ignorez pas l'extreme affection qu'il porte à Dorisée, car elle est telle que personne n'en est ignorant que celuy qui ne la veut pas apprendre. Eritrée à ce mot, pliant les espauls, montra d'en estre bien marrie. Et lors il continua : Dieu sçait ce que je luy ay dit et combien de fois je luy ay representé les desplaisirs qu'il en pouvoit recevoir, et les inconveniens qui en pourroient arriver, fust pour ce qui concerne Dorisée, de laquelle, s'il l'aime comme il dit, il devroit au moins avoir quelque soin de l'honneur et de la reputation, fust pour l'offence que les parens de Dorisée pourroient recevoir, en laquelle le pere d'Asphale mesme prendroit part pour l'ancienne amitié qui a tousjours esté entre ces deux familles. Mais ces remonstrances n'ont servy à autre chose qu'à faire que depuis il s'est plus caché de moy en cette recherche que de tout autre ; et moy, pour le contenter, j'ay fait semblant de n'en rien voir, et m'en suis retiré le plus qu'il m'a esté possible. Or, comme vous sçavez, il est party, et à son départ (que c'est que la folie de ceux qui ayment !) il ne s'est pas contenté de dire de bouche tout ce qu'il a voulu à Dorisée, car je scay qu'il l'a entretenue devant que de partir plus de trois heures entieres, mais encore luy a escrit des lettres qu'il a laissées entre les mains d'un berger que vous cognoissez bien, et qui luy a promis de les luy donner. Mais ce berger nonchalant, et peu advisé, au lieu d'en faire ce qu'il a promis, je veux dire de les donner à Dorisée, ou bien de les brusler, ou pour le moins de les tenir bien cachées, il les laisse trainer sur sa table ; et hier, que j'allay le voir pour quelques affaires que j'ay avec luy, je les vis sur le dos de sa cheminée comme l'on tient les lettres ordinaires et Dieu sçait qui ne les void pas ? Ceux là seulement, discrette bergere, qui ne vont point chez luy, et le pris, c'est que le dessus de la lettre n'est pas comme la plupart des autres de semblable sujet, qui n'ont sur le ply qu'un chiffre, car à celles-cy vous voyez escrit en grosses lettres : A la belle Dorisée. Et cela, peut-estre d'une main estrangere ? Non, non, c'est de celle-là mesme d'Asphale, car autrement je ne les eusse pas cognues. Or sçachant l'amitié que vous portez à Dorisée, le parentage qui est entre vous, et de plus que je jurerois qu'elle n'en a aucune coulpe, j'ay pensé de vous en advertir, afin que par quelque moyen vous les puissiez retirer, et les jeter dans le feu ; car je m'assure que la discretion avec laquelle elles sont escrites, n'est pas plus grande que celle avec laquelle elles sont gardées, et je croy que si elles estoient veues, comme il ne faut pas douter qu'elles ne le soient ou tost ou tard, il n'y eust quelque chose qui pust importer à la reputation de cette sage fille qui n'en est point coupable

. Eritrée qui avoit escouté fort attentivement ce berger qui estoit plus fin qu'elle : Mon Dieu ! Alindre, luy dit-elle, en luy prenant la main, que vous m'obligez au soin que vous avez de Dorisée ! C'est à la verité la meilleure amie que j'aye, et que je jurerois estre innocente de toute cette affaire ; mais ce n'est rien de m'avoir adverty de ces lettres, si vous ne me dittes qui les a, et si vous ne m'aydez à les retirer de ses mains. – Le berger, vous le cognoissez fort bien, dit-il, il s'appelle Atis, celuy qui a presque tout le soing des affaires d'Asphale, mais je n'oserois me hazarder à les prendre, parce que si cet amant venoit quelquefois à le sçavoir, il ne me pardonneroit jamais ce larcin. Et là, s'estant teu pour quelque temps, il reprit ainsi : Toutesfois j'ay un fils qui a bien assez d'esprit pour le faire s'il le veut, outre que n'estant qu'un enfant, on se prendra moins garde de luy que de moy, et que, quand mesme on les luy verroit prendre, on ne jugeroit pas que ce fut avec autre malice que d'enfance ; si vous voulez, j'essayeray de les luy faire prendre. Eritrée, qui en mourroit d'envie : Et mon Dieu ! Alindre,

dit-elle, faisons-le le plus promptement que vous pourrez, car je crains que quelqu'autre nous devance et Dieu sçait le desplaisir que j'en recevrais, et assurez-vous que Dorisée ny moy n'en seront point ingrates. – Comment ? reprit incontinent le cauteleux, je vous supplie, Eritrée, que je ne sois point nommé en cette affaire, car si Asphale en sçavoit quelque chose, il ne me verroit jamais de bon œil. – Et bien ! dit-elle incontinent, je ne luy en diray rien, mais je satisferay à cette débte pour toutes deux.

Alindre qui avoit desja instruit son fils de toute cette affaire et qui, tout jeune qu'il estoit, retenoit desja de l'esprit de son pere une partie de la finesse, le fit appeller à l'heure mesme, et en la presence d'Eritrée luy demanda s'il avoit le courage de prendre si finement les lettres qui estoient sur le dos de la cheminée d'Atis que personne ne s'en apperceut. Ce jeune enfant en sousriant : Si elles estoient dans sa poche, dit-il, et que vous me l'eussiez commandé, je penserois d'en venir à bout. – Or va donc, luy dit le pere, et si quelqu'un t'y surprend, garde bien de faire semblant que je te l'aye commandé. A ce mot l'enfant s'en voulut aller, mais Eritrée l'appella pour luy promettre quelque chose en cas qu'il les pust apporter, afin de luy donner plus de courage, mais il respondit : J'aimerois mieux, Eritrée, estre mort, que si je faisois quelque larcin pour autre consideration que pour obeir à mon pere. Et apres en avoir encore eu le commandement d'Alindre, il fit semblant de s'y en aller ; et d'autant que devant qu'entrer chez Eritrée, son pere luy avoit donné l'une de ces lettres, il ne tarda guiere à revenir, ayant toutesfois eu assez de consideration pour mesurer le temps qu'il falloit pour aller et revenir, et pour executer ce qu'il devoit faire : Mon pere, dit-il, en luy presentant la lettre, s'il y en eust eu une douzaine, je les vous eusse toutes apportées, mais je n'en ay trouvé que celle-cy. – Et l'autre, dit le pere, qu'est-elle devenue ? – Je n'en sçay rien, respondit l'enfant, il faut que quelqu'un l'ait prise. – Dy la verité, adjousta le pere d'Alindre, tu n'as pas eu la hardiesse de la prendre ?

L'enfant qui estoit dressé au badinage : Si vous me voulez pardonner, dit-il, je vous diray la verité. Et lors, le luy ayant promis : Quand je suis entré, reprit-il, je n'ay veu personne dans la chambre, cela a esté cause que je me suis hasté de prendre un tabouret, parce que je ne pouvois pas atteindre à la cheminée qui estoit trop haute, mais la crainte que j'ay eu d'estre surpris, et la haste avec laquelle j'ay pris ces deux lettres, ont esté cause que, quand je les ay eues, il y en a eu une qui, je ne sçay comment, m'a glissé de la main dans le feu, et parce que j'ay eu peur de faire du bruit, ou bien que quelqu'un ne survinst qui me vid prendre ce papier dans le feu, et m'ostast celuy que je tenois en la main, j'advoue la verité que je l'ay laissé brusler et m'en suis venu avec celui-cy que j'ay caché dans le fond de mon chapeau. Eritrée alors, pour l'excuser : Il n'importe, luy dit-elle, mon petit amy, puis qu'elle est bruslée, j'en suis aussi contente que si tu nous l'avois apportée. Et puis se tournant avec un contentement extreme : Mon Dieu ! dit-elle au fin berger, que je suis joyeuse que cette affaire soit si bien reussie et que personne n'ait veu ces lettres ! Et parce qu'Alindre vid bien qu'elle estoit en impatience de se voir seule, il luy donna le bon-jour, et en luy remettant la lettre, la conjura encore que personne ne sceust qu'il s'en fust meslé.

Alindre ne fut pas plustost hors de son logis, qu'elle prist le chemin du mien. Et parce que pour lors, de fortune, il y avoit grande quantité d'estrangers qui estoient venus voir mon pere, elle ne sçavoit comme faire pour me donner cette lettre, et me raconter le bon office qu'elle pensoit m'avoir fait, et je pris bien garde qu'elle avoit quelque chose qui la pressoit, mais ne pouvant juger ce que c'estoit, en fin m'approchant d'elle, je pris le loisir de luy demander s'il y avoit quelque chose de nouveau. – Je meurs d'envie, dit-elle, de parler à vous, et il est necessaire pour vostre service que ce soit le plustost que vous m'en pourrez donner la commodité.

Vous pouvez penser, sage bergere, si ces paroles me mirent en peine, et en curiosité ; car, encore que je sceusse bien qu'Éritrée estoit une fille sans malice, et de qui l'esprit n'estoit pas de ces rusez qui font profession de percer les nues, si est-ce que je sçavois aussi qu'elle estoit tres-sage fille, et qui m'avoit tousjours grandement aimée. Je me demeslay donc le plustost que je pus de ceux qui estoient dans le logis, et la prenant par la main, je me retiray dans un cabinet où personne n'entroit qu'avec moy. Et à peine eus-je le loisir de pousser la porte qu'elle me dit : O ma chere parente, que j'ay esté en peine de recouvrer ce papier, et le retirer d'un lieu où il ne vous pouvoit rapporter guieres davantage ! Et en me disant ces paroles, elle me donna la lettre, et me dit : Lisez ma chere parente, et puis je vous raconteray toute l'histoire. Moy, qui n'avoit jamais veu de l'écriture d'Asphale, je n'en cognus aucunement le caractere, Et quoy que je fusse fort estonnée de voir ce qui estoit escrit au-dessus, si ne pensay-je jamais à la gageure que j'avois faire, y ayant desja quelque temps qu'il estoit party, et que pour dire le vray, je n'avois jamais creu que ce jeune esprit se ressouvinst de ce qu'il avoit gagé. Je l'ouvris donc sans y penser, et leus qu'il y avoit tels mot.

LETTRE D'ASPHALE A DORISÉE

C'est amour qui m'a faict trouver cette voye pour vous continuer les assurances de ma fidelité. Et pour vous rendre preuve qu'en vain vous vous opiniastrez contre luy, puis qu'il n'y a rien de si difficile qu'il ne surmonte. Soyez donc contente, belle Dorisée, que, comme par son moyen j'ay gagné nostre gageure, de mesme par mon extreme affection, je puisse changer ce courage qui vous rend insensible à mes passions.

Vous sçaurais-je redire, ô belle et sage bergere, l'estonnement que j'eus en lisant ce qu'il escrivoit de gageure, quand je vins à me souvenir de celle d'Asphale ? Vous pouvez croire qu'il fut extreme, et toutesfois je ne crois pas qu'il fut gueres plus grand que celuy d'Éritrée, quand luy jettant les bras au col et l'embrassant, je m'escriay : Ah ! ma parente, que m'avez-vous fait ? Ceux qui ont donné cette lettre sont plus fins et rusez que nous ne sommes pas. – Comment, me dit-elle, en se reculant d'un pas, que voulez-vous dire de finesse et de ruse ? Je vous jure, ma parente, que je n'ay jamais eu tant de peine, que de retirer cette lettre d'entre les mains de ceux qui l'avoient.

Et lors sans me donner le loisir de parler : Non, non, dit-elle, je ne me mocque point, assurez-vous qu'il a bien fallu user de finesse pour l'oster du lieu où elle estoit. Et continuant son discours elle me raconta tout ce que vous avez ouy, mais avec tant de franchise et de bonté, que je ne me pus empescher d'en rire à bon escient, dequoy elle estoit presque en colere contre moy, luy semblant que je luy faisois un grand tort de ne croire pas tout ce qu'à si bon marché on luy avoit persuadé. Et parce que je recognus la bonne volonté avec laquelle elle y avoit marché: Ma parente, luy dis-je, l'obligation que je vous ay de la peine que vous avez voulu prendre pour moy n'est pas petite ; mais assurez-vous que si j'ay à m'acquitter de cette debte, il faut qu'Asphale en paye la plus grande partie, car vous luy avez fait gagner la gageure qu'il avoit avec moy. Et lors je luy racontay assez particulièrement tout ce qui s'estoit passé entre nous, et par mesme moyen, luy fis entendre l'artifice d'Alindre, dont elle demeura si surprise, que la pauvre fille ne pouvoit assez admirer cette trahison.

Je vous ay fait tout ce discours, belle et sage bergere, pour vous faire entendre de quelle façon Asphale, Tomantes et Filinte traitoient avec Delphire et moy, et quelle occasion nous pouvions avoir de pretendre qu'ils ne se deussent point engager ailleurs. Et toutesfois oyez ce qui en est advenu.

Thomantes, depuis que Filinte eut rendu tesmoignage que le despit luy avoit arraché par force les paroles qu'il avoit dites à Delphire, s'acquit un si puissant credit auprès de ma compagne, que veritablement son rival avoit raison de croire qu'il fust mieux veu que luy. Et parce que Delphire bien souvent luy remettoit devant les yeux ce qui s'estoit passé, et que Tomantes mesme le luy reprochoit à tous coups, il disoit quelquefois tels vers pour sa descharge.

SONNET

Il se repent de s'estre repenty.

Il est vray, la rigueur quelquefois trop extreme
Dont envers moy Delphire arme sa cruauté,
A fait qu'en mon tourment j'ay souvent souhaité
Ou bien de n'aymer plus, ou non pas tant que j'ayme.

Mais, ô Dieu ! qu'ay-je dit ? et quel est ce blaspheme ?
Pourroit-on bien la voir avec tant de beauté,
Et cesser de l'aimer par quelque lascheté,
Ou n'esgaler l'Amour à sa beauté supreme ?

Que je me voudrois mal, et qu'avecque raison
Je m'irois accusant d'extreme trahison,
Quand quelquefois pressé par l'excez de l'outrage,

Je me repents d'avoir à l'amour consenty,
Si changeant aussi tost d'humeur et de courage,
Je ne me repentois de m'estre repenty !

Toutesfois Delphire qui ne pouvoit approuver ces violents despits qui le transportoient, ne laissoit de s'en souvenir, et d'en rire quelquefois avec luy. Durant ce temps, le sixiesme de la lune vint, jour, comme vous sçavez, destiné à cueillir le guy de l'an neuf ; et de fortune ceux qui l'estoient allé chercher par nos boccages sacrez, en trouverent dans celuy qui es le plus pres de nostre hameau. Cela fut cause que non seulement nous, mais tous nos voisins, s'en resjouyssoient pour nous, comme c'est l'ordinaire de ceux qui s'entrayment, d'estre bien aises du bien les uns des autres, d'autant que quand le guy sacré est envoyé du Ciel en quelque lieu, il y ameine tousjours des biens infinis.

On se prepara donc suivant la coustume à faire des jeux pour honorer le jour qu'on le devoit cueillir. Entr'autre resjouyssance, on proposa des prix pour la course, pour la luitte, pour la barre, et pour la fleche ; et les jeunes bergers, avec un soing extreme, s'accomodoient de ce qu'ils pensoient estre necessaire sept ou huict jours auparavant qu'ils se voulurent essayer. Filinte demanda une faveur à Delphire qu'elle luy refusa avec les meilleures excuses qu'elle pust trouver, mais luy qui estoit hardy, et qui pensoit que le plus grand plaisir en amour estoit comme à la chasse, de prendre à force ce que l'on poursuit, jettant la main sur le collet de la bergere, luy prist une fleur de talque que la sœur du berger y avoit attachée. Delphire qui jugea qu'il valoit mieux la luy laisser prendre de cette sorte devant tout le monde, que si c'estoit en particulier, apres la luy avoir demandée deux ou trois fois : Et bien, dit-elle, je diray que ce que la sœur m'a donnée, le frere me l'oste. Mais Filinte, sans s'amuser à ce qu'elle disoit, s'en alla pour se la faire attacher au chapeau vers sa sœur, où de fortune Tomantes se trouva qui,

reconnoissant cette fleur et croyant que Delphire la luy eust donnée de bonne volonté, on conceut une si grande jalousie, qu'un accez de fièvre si violent le saisit, qu'il fut contraint de se mettre au lict.

Ce mal si prompt mit en alarme la sage bergere Ericanthe, qui fut cause que l'on fit peu de resjouissance en cet essay où Filinte se trouva, Eleuman ayant une telle autorité dans tous le hameau, que s'il n'en est maistre comme seigneur, on peut dire qu'il l'est comme pere de famille. Et parce qu'Ericanthe estoit bien aise que Tomantes fut visité de nous, et que Delphire n'y avoit encore point esté, elle me pria d'y aller avec elle. Estans pres de sa chambre, nous ouismes qu'il parloit assez haut, et d'autant qu'on nous avoit dit qu'il estoit seul, afin d'ouyr ce qu'il disoit, nous allasmes le plus doucement que nous pusmes, de peur de l'interrompre, et nous en estant approchées, nous ouismes qu'il disoit en souspirant tels vers, si haut, que de la porte nous les pusmes entendre.

STANCES

I

A quel mal desormais puis-je estre reservé,
Puis que je ne meurs pas d'une si grande offence ?
Quel amant a jamais tant d'outrage esprouvé
Sans mourir de douleur ; ou perdre patience ?

II

J'avois creu jusqu'icy, quand j'estois mal traité,
Qu'elle ne cognoissoit l'amour ny mon service,
Et l'allois excusant en cette cruauté,
Comme un cœur innocent qui fait mal sans malice.

III

Il me sembloit de voir qu'elle tenoit chacun
D'un dessein sans dessein dedans l'indifference,
Et je me consolais par le malheur commun,
Attendant que le temps meurist sa cognoissance.

>IV

Lors que sa cruauté m'outreperçoit le cœur,
Cruauté pour tout autre à souffrir impossible,
Je ne me plaignois pas des coups de sa rigueur,
Mais que son aage encor la rendoit insensible.

V

Mais cet aveuglement maintenant est desfait.
Il ne faut plus qu'he las ! moy-mesme je m'abuse,

Elle cognoist Amour, et sçait bien quel il est,
Et le pris que j'y voy, c'est, hélas ! qu'elle en use.

VI

Elle cognoist Amour ! A mes despens mes yeux
Ont en cecy mon ame à la fin decillée.
Que ne permettiez-vous que je fusse, ô bons dieux !
Plus aveugle, ou bien elle un peu mieux conseillée !

VII

Sans l'ouyr et le voir je ne l'eusse pas creu,
Tant j'estois abusé de ses feintes merveilles,
Mais ensemble l'ouyr, apres l'avoir bien veu,
Pourrois-je dementir mes yeux et mes oreilles ?

Peut-estre eust-il continué cette plainte, n'eust esté que Delphire, à dessein, à ce qu'il me semble, fit du bruit, ne voulant pas, comme je crois, que pour lors j'en sceusse davantage. Elle toussa donc assez haut pour se faire ouyr, et comme si c'eust esté contre sa volonté : O que je suis marrie, dit-elle, de cette importune toux ! – Il n'importe, luy dis-je, feignant de ne le cognoistre pas, car aussi la pensée où il estoit ne faisoit qu'empirer son mal. Et à ce mot, poussant la porte, nous entrasmes dans la chambre. Nous le trouvasmes à la verité en un mauvais estat, car outre que la fievre estoit tres-ardente, et qu'il avoit une tres-grande inquietude, encores luy vismes nous tout le visage couvert de larmes, que l'imagination qu'il avoit eue luy avoit arrachées du cœur. Cette veue, quoy qu'il s'essuyast les yeux le mieux qu'il pouvoit, put bien toucher ma compagne, puis que je jure que j'en fus tellement esmue de pitié que, ne sçachant ce que Delphire luy avoit fait, et toutesfois me doutant bien que c'estoit d'elle qu'il se plaignoit, je luy voulois presque mal de le traiter de cette sorte, et tournant les yeux contre elle, sans parler, je luy demandois du secours pour ce berger. Elle toutesfois sans s'esmouvoir, et avec une discretion admirable, s'approchant de son lict : Et quoy ! Tomantes, luy dit-elle, estes-vous resolu de nous tenir longuement en peine de vostre mal ?

Le berger alors, s'estant un peu relevé, comme nous voulant remercier de la faveur que nous luy avions faite de le venir visiter : Mon mal, luy respondit-il, est trop heureux, puis que de si belles bergeres en daignent prendre du soin. Et lors, nous ayant fait apporter des sieges. – Mais Tomantes ! luy dis-je, si vostre mal dure, vous serez cause que les resjouyssances du guy de l'an neuf ne seront pas grandes. – Un si mal-fortuné berger, respondit-il, comme est Tomantes, ne doit pas rapporter ce desplaisir à tant de belles bergeres qui y ont interest, et qui auroient trop de regret que leurs faveurs ne fussent veues en si bonne compagnie.

Delphire jusques alors n'avoit point pensé que la plainte ny le mal du berger procedast de cette fleur de talque que Filinte luy avoit prise, et fut tres-aise de l'avoir appris afin de l'en desabuser. Toutesfois, ne desirant pas que je sceusse ce differend, elle fit semblant de ne le point entendre, et changeant de discours, luy dit la peine qu'Ericanthe avoit de son mal et que toute la maison en estoit troublée. Et puis luy racompta combien ceux qui s'estoient essayez ce jour-là aux exercices avoient eu peu d'assistans. Bref, elle luy dit tout ce qu'elle put pour le resjouir, et pour le desabuser de l'opinion qu'il avoit qu'elle favorisast Filinte plus que luy, sans toutesfois que par une de ses paroles je pusse juger qu'elle eust interest en ce qu'il avoit

dit des faveurs. Et parce que je n'estois pas ignorante que ce berger l'aimoit, et que je sçavois assez combien les discours particuliers et qui ne sont point ouys d'autres personnes, sont agreables à ceux qui ayment bien, je voulus leur donner la commodité de dire ce qu'ils voudroient sans les contraindre, et pour ce sujet je fis semblant d'aller par la chambre, visitant tout ce qui y estoit, et me monstrois plus curieuse en semblable chose que je n'avois jamais esté. Delphire qui fut bien aise de le pouvoir desabuser, sans perdre le temps, parce qu'elle craignoit que quelqu'autre ne survinst, s'approchant davantage de luy. – Et quoy, luy dit-elle d'une voix assez basse, et d'un œil assez riant, est-il possible, Tomantes, que vous soyez jaloux ? – Mais, respondit-il, est-il possible, Delphire, que vous traitiez Filinte comme vous faites, et que vous ayment comme je fais, je ne le sois pas ? A ce mot la bergere ne se put empescher de rire. – O dieux ! dit-il, bergere, vous riez de ma douleur, que dois-je esperer de ma fortune ?

Delphire se remettant alors sur le serieux. – Je ris à la verité, reprit-elle, d'une chose de laquelle vous en ferez de mesme quand vous en sçauvez la verité. – Comment ? repliqua-t'il, pouvez-vous croire que je doive rire de voir que la personne pour qui seulement je veux avoir de l'affection, donne la sienne à quelqu'autre, et que j'aye devant mes yeux veu Filinte paré et chargé de vos faveurs, sans que j'en meure de desplaisir ? Ah ! Delphire, si vous avez creu cela de moy, vous m'avez plus offensé par cette pensée que par la faveur que vous luy avez donnée. Car en le favorisant plus que moy, vous avez non seulement donné cognoissance que je luy cedois en bon-heur, mais en ce jugement vous me faites cognoistre que vous avez eu et avez encore une tres mauvaise opinion de l'amour que je vous porte, offence qui m'est d'autant plus insupportable qu'il n'y en eut jamais une plus injuste.

Delphire alors en luy mettant la main sur la sienne. – Donnez-vous repos, luy dit-elle, Tomantes, et assurez-vous qu'en cecy je n'ay offensé ny vous ny l'amitié que vous me portez. Ce que vous appelez faveur, a esté un larcin, et un larcin encore fait avec violence, et duquel je ne me suis pu deffendre. Tant de personnes en sont tesmoins, que je ne m'arresteray pas davantage à verifier ce que je dis, puis que toute la chambre estoit pleine de bergers et de bergeres, de qui, si vous ne me croyez, vous pourrez apprendre la verité. Et cela estant ainsi, comme veritablement il est, n'ay-je pas occasion de rire qu'une chose tant inopinée, et sans que j'y aye pu remedier, vous ait donné tant de sujet de plainte ? Non, non, Tomantes, tant que vous vivrez avec moy comme vous faites, j'auray plus d'esgard à vostre satisfaction que vous ne jugez pas. Et s'il y avoit lieu de plainte en cecy, je trouve que c'est moy qui me devrois plaindre de vous, comme offensée d'avoir eu si mauvaise opinion de la bonne volonté que je vous porte ; mais d'autant que je juge que tout vostre desplaisir n'est procedé que de vostre affection je le prens aussi pour un tres-agreable gage de l'amitié que vous m'avez promise. – O Dieu ! dit le berger, en luy baisant la main, que les extremes contentemens en amour sont proches des plus grands desplaisirs ! Cette declaration me rend la, que l'opinion que j'avois conceue me ravissoit ; mais, ô trop aymée Delphire, vous puis-je point demander encore sans vous importuner, une grace qui me rende du tout heureux. – Dites, respondit la bergere, et vous verrez que si elle despend de moy, je desire vous satisfaire. Luy rebaisant alors la main : Je vous supplie, luy dis-je, et vous conjure par vous-mesme, car il n'y a rien qui vous doive estre plus cher, puis qu'il n'y a rien en l'univers qui vous vaille, je vous conjure, dis-je, de vouloir retirer cette feuille de talque, car je ne la sçaurois jamais voir entre les mains de ce ravisseur sans alteration. – Je vous promets, Tomantes, respondit-elle, que tant pour vostre repos que pour ma satisfaction, j'y rapporteray tout ce qui despendra de moy, et que vous sçauvez les efforts que j'y auray faits.

Elle le laissa avec cette assurance, parce que presque en mesme temps quantité de bergers et

de bergeres y survindrent, qui, aussi bien les eussent empeschez d'en pouvoir dire davantage. Cette visite eut plus de pouvoir sur cet amant que toutes les ordonnances des mires qui l'estoient venu voir, car le lendemain il sortit du lict sans avoir plus aucun ressentiment de son mal.

Mais Delphire n'oubliant pas la supplication de ce berger, ne vid pas plustost Filinte qu'elle fit tous ses efforts pour r'avoir la fleur de talque, feignant que c'estoit parce qu'elle la vouloit garder pour l'amour de celle qui la luy avoit donnée. Mais Filinte qui ne se pouvoit repentir du larcin qu'il avoit fait : Voyez-vous, luy dit-il, Delphire, ne faites point estat de r'avoir ce que j'ay gagné de bonne guerre, si vous n'en payez la rançon. – Et quelle rançon, dit-elle, voulez-vous de moy ? – Donnez-moy, adjousta-t'il quelque nœud, ou quelqu'autre ruban que vous ayez porté. – Je n'ay rien, respondit-elle, à vous donner. – Ny moy, reprit Filinte, à vous rendre, estant mesme bien marry de ne vous avoir desrobé rien d'avantage. – Et que voudriez-vous, dit-elle, m'avoir pris ? – Le cœur, repliqua-t'il. – O ! pour ce larcin, respondit-elle froidement, je ne vous en demanderay jamais la restitution, il n'est point en prise pour personne. – S'il ne l'est point pour moy, adjousta-t'il, ne le puisse-t'il jamais estre pour autre. – Tous ces discours, dit alors Delphire, sont bons, mais le talque que je vous demande vaut mieux, et je ne sçay quelle satisfaction vous pouvez avoir de retenir quelque chose de quelqu'un contre sa volonté. – Et quoy ? respondit-il froidement, c'est donc contre vostre volonté que je le porte. – Il me semble, reprit-elle, que mes prieres vous en doivent donner assez de cognoissance.

Alors il me pria de luy prester des ciseaux, ce que je fis, sans sçavoir ce qu'il en vouloit faire ; tout froidement il les prist, et de mesme froideur ayant pris son chapeau, il coupa cette fleur en cent pieces et les jetta au feu. – Et puis tenez, me dit-il, en me rendant mes ciseaux, ayez-les bien, elles ont faites la vengeance du desplaisir que vous aviez receu de moy. – Je les aymeray bien, respondit-elle, pour avoir osté de vostre chapeau une chose qui n'y estoit pas bien seante, et qui ne vous y servoit que d'incommodité.

Il partit sans luy respondre, tout en colere, et depuis demeura long-temps sans parler à elle, mais il y avoit du plaisir de les voir ensemble, car il ne pouvoit s'empescher de venir où elle estoit, et ordinairement se mesler dans ses discours, et luy dire, sans parler à elle, tout ce que son despit luy mettoit en la bouche ; toutesfois en tierce personne, et adressant tousjours sa parole à une autre, et Delphire luy respondoit de mesme, avec tant de plaisir pour ceux qui les escoutoient, qu'ordinairement, quand on les voyoit ensemble, chacun s'approchoit d'eux pour ouyr leurs reproches.

Ce divorce dura jusqu'au jour que l'on devoit cueillir le guy ; mais ce jour-là il la vint trouver si matin qu'à peine estoit-elle entrée dans la chambre d'Ericanthe : – Delphire, luy dit-il, vostre colere durera-t'elle encore ? – Ma colere, respondit-elle, n'a jamais commencé contre vous, mais c'est peut-estre de la vostre que vous voulez parler ? – Ce pourroit bien estre, reprit-il en sousriant, car puis que je n'ay rien qui ne soit à vous, ma colere sans doute doit estre la vostre. – Si vous l'entendez ainsi, adjousta Delphine, je crains que vous ne vous mescontiez, car je ne sçay qui peut faire quelque chose mienne, si je ne la veux pas. – Ah ! Delphire, repliqua-t'il, qu'il y a de choses que nous avons par force ! Ne dit-on pas : une telle personne à la fievre, elle a la haine de chacun, elle a une extreme pauvreté ? Et toutesfois je m'assure qu'elle ne les voudroit point avoir. – Et vous voulez dire, reprit Delphire, que j'ay de cette sorte vostre colere ? – Non seulement, dit-il, ma colere, mais mon ame, mais mon cœur, mais mon affection, mais bref Filinte tout entier. – Prenez garde, respondit froidement Delphire, que vous ne soyez contraint de tirer de là une conclusion qui vous fera encore despiter. – De vous, adjousta-t'il, je ne prends rien que comme il vous plaist ; mais que

sçauriez-vous dire sur ce sujet qui m'en put donner occasion ? – Dieu me garde, repliqua la bergere, d'y penser, mais si vous me le permettez, je diray que de ces choses que vous dites qu'on a par force, l'on s'efforce tant que l'on peut de s'en deffaire, de sorte que si ce que j'ay de vous, ainsi que vous me voulez persuader, est de cette qualité, considerez vous-mesme quelle conclusion l'on en peut tirer. – Cruelle et mesprisante bergere, s'escria-t'il, ne vivrez-vous jamais sans me donner des cognoissances de vostre peu de bonne volonté ? Je me voy bien esloigné de mes pretentions : j'avois esperé que ce matin j'obtiendrois une faveur, pour me trouver aux jeux et exercices qui se feront aujourd'huy en qualité de vostre berger, et je vois au contraire que vous me mesprisez tousjours davantage. – Vous avez tort, dit alors froidement Delphire, le mespris ne m'est jamais entré dans l'ame pour chose qui vous touche, j'honore trop, et vostre personne, et tout ce qui est de vostre maison, mais je suis contrainte de respondre à ce que vous me dites. – Or, reprit-il, alors je cognoistray bien si vous dites vray, car si vous n'avez point à mespris que je sois recognu aujourd'huy pour vostre berger, vous me donnerez ce nœud que vous avez sur la teste, pour témoignage de vostre bonne volonté. – J'ay peur, dit-elle, qu'après vous n'empruntiez mes ciseaux pour le descouper comme vous fistes la fleur de talque que vous m'aviez prise. – Peut-estre, continua-t'il, courroit-il la mesme fortune, si vous me le vouliez oster. – Vous ne devez point douter, adjousta Delphire, que si vous me l'aviez ravy comme vous aviez pris le talque, je n'en fisse de mesme. – Si ne faut-il pas pour cela, reprit Filinte, que vous pensiez que d'aujourd'huy je vous laisse en repos sans que je n'aye ce nœud.

Et à ce mot, il voulut porter la main dessus, mais la bergere qui y prenoit garde, se recula, et s'alla mettre aupres de la sage Ericanthe, où toutesfois il la suivit et l'alloit pressant d'avoir ce nœud. – Non, non, dit Delphire, vous ne l'aurez pas, qu'Ericanthe ne me le commande. – Je ne l'auray pas, repliqua-t'il, qu'Ericanthe ne vous le commande ? Et vous avez opinion que si vous le me donniez par commandement, je le voulusse recevoir ? Non, non, ingrate Delphire, desabusez-vous en cela, il n'y a faveur en vous que je voulusse, si je l'avois par autre voye que celle de vostre propre volonté. Je veux des dons d'amour et non pas des tributs d'obeissance. Et à ce mot dépitant et se faschant, il s'en alla. Et par hazard il sembla que tout ce jour il eut la fortune si contraire, que rien ne luy reussissoit à son contentement, ce qu'il imputoit, disoit-il, à son peu de courtoisie.

Au contraire, Tomantes continuant la recherche de cette bergere avec une modestie tres-grande, et souffrant sans reproche, ny presque sans se plaindre tout ce qu'il plaisoit à cette orgueilleuse fille, faisoit mourir de jalousie Filinte qui, le voyant si patient, et jugeant toute chose selon son humeur, ne se pouvoit imaginer qu'une personne qui ayme bien pust souffrir les cruautez de celle qu'il ayme avec tant de silence, sans qu'il y fust attaché par quelque grande obligation, de sorte qu'il en tiroit des conclusions grandement avantageuses pour son rival.

Cette opinion le tourmenta et le pressa si fort que, presque hors de luy-mesme, il s'en vint un jour trouver cette bergere, et quoy qu'il y eust assez long-temps qu'il n'eust parlé à elle, si est-ce qu'en l'abordant il luy tint ce langage : Resolvez-vous qu'il faut qu'une de ces trois choses arrive bien-tost : car, ou il faut que je change, ou il faut que vous changiez, ou il faut que je meure. La bergere froidement luy respondit : Que je change, il est impossible ; que vous mouriez, ce seroit dommage ; que vous changiez, c'est ce qui m'importe le moins et qui dépend du tout de vostre volonté. – O dieux ! s'escria-t'il, et avec toute cette cruauté il faut encore que j'ayme cette insensible ! Et à ce mot, enfonçant son chapeau, il s'en alla plus transporté de colere qu'il n'avoit point esté. Mais tout ainsi que cet esprit estoit prompt au courroux, de mesme estoit-il facile à apaiser, car lors qu'il estoit en sa plus grande furie, si seulement

Delphire parloit à luy, il estoit remis, et sembloit qu'il n'avoit plus de memoire de toutes les offences, ny de tous les outrages dont il avoit esté en colere.

Toutes choses jusqu'à ce point passerent avec assez d'avantage pour Tomantes, et il eust eu tort s'il n'eust avoué qu'il estoit l'un des plus heureux bergers des rives de Lignon ; et je croy qu'Asphale, n'eust esté qu'il estoit absent, en eust pu dire autant, s'il eust sceu que de tous ceux qui me voyoient, il n'y avoit berger duquel l'amitié me fust plus chere que la sienne, mais depuis ce temps la jalousie et par consequent les inquietudes s'emparerent tellement de leurs ames que je pense qu'ils ont eu peu de repos, et ne nous en ont laissé guieres davantage. Aussi est-ce le sujet qui nous conduit devant vous, sage bergere, suivant la reponse de l'oracle.

Asphale, comme je vous ay dit, estoit absent, et Tomantes fut contrainct presque par un mesme destin de s'esloigner de Delphire, et de fortune ce fut pour aller en la mesme Province des Romains où Asphale estoit desja. Je serois peut-estre importune si je redisois les discours de ce jeune berger, et les plaintes qu'il fit devant que de partir ; et peut-estre plus temeraire encore si j'entreprendois de le pouvoir faire, car il est vray que toutes les assurances qu'il put donner à cette bergere d'une constante et durable affection, il le fit avec tant d'apparence que ces paroles luy partoient du cœur, que celui qui ne les eust pas creu, eust esté aussi incredible qu'eust esté trompeur et infidelle le berger qui les eust proferées, et qui apres se fust laissé emporter à l'inconstance. Il partit en fin accompagné des vœux et des regrets de la pluspart de ceux qui demeuroient. Et parce qu'Eleuman le sage pasteur le voulut voir partir, et qu'il n'ignoroit pas la bonne volonté que son fils portoit à cette bergere, quand il le vid un peu esloigné, il se tourna vers elle et comme par jeu : Il s'en va quant à luy, dit-il, et personne de ces belles filles ne le plaint. Et pource que, disant ces paroles, il avoit les yeux sur Delphire, elle fit comme un petit sousris, qui fut remarqué de plusieurs. Et depuis, quand Filinte fut revenu, car il estoit allé accompagner Tomantes, et que l'on luy redit : – Cruelle ingrante ! ingrante, insensible ! luy dit-il, quelle injustice est la vostre ou comment le Ciel en peut-il souffrir une si grande en vous ? Tant de services que Tomantes vous a rendus meritent-ils que vous riez quand il s'en va et qu'il vous laisse avec tant de desplaisir. Mais le plaisir estoit que veritablement il s'offençoit de l'offence qu'il luy sembloit qu'elle avoit faite à son rival. Et voyez l'humeur de ce jeune berger ! tant que Tomantes fust esloigné, il ne se passa jour qu'il n'en fist souvenir Delphire. Et quelquesfois qu'il luy rendoit quelque petit service : – Je veux, disoit-il, que celui-cy soit mis sur le compte de Tomantes. Mais ce qui n'est presque pas croyable, quand Tomantes estoit present, Filinte se depitoit pour la moindre parole de Delphire ; au contraire durant son absence il trouvoit tout bon, et se monstrois si patient que rien ne le pouvoit alterer.

Tomantes qui esloigné envoyoit continuellement sçavoir des nouvelles de Delphire, apprit incontinent combien Filinte avoit changé d'humeur. Et cette nouvelle commença de luy toucher un peu le cœur, et la fortune voulut que luy et Asphale se rencontraient d'une mesme contrée en un pays estranger, se lierent, comme c'est la coustume, d'une plus particuliere amitié qu'ils n'avoient jamais eue, de sorte que, presque tousjours l'un ou l'autre avoit un homme par les chemins qui leur rapportoit de nos nouvelles. Et le mal-heur voulut que ceux qui escrivoient à Asphale luy mandoient quelquesfois des nouvelles de Delphire telles qu'ils s'imaginoient, et ceux qui en donnoient à Tomantes escrivoient des miennes selon leur opinion, ne sçachant point l'estroite amitié qu'ils avoient contractée. Et eux qui les recevoient toutes pour vrayes, les croyoient et s'en affligeoient. A Asphale donc, ils escrivicrent que Filinte avoit tellement gagné Delphire, qu'il n'y avoit plus de place pour Tomantes ; et à Tomantes, ils manderent que depuis son départ, Androgene estoit devenu tellement amoureux de moy, qu'il sembloit que je n'eusse plus des yeux que pour le voir. De sorte que

ces deux pauvres bergers, lors que peut-estre ils avoient plus de sujet d'estre contents de nous, c'estoit le temps qu'ils pensoient en avoir davantage de s'en plaindre, ils se conseilloyent et consoloient ensemble, et je m'assure que ce n'estoit pas tousjours sans bien parler de nostre humeur changeante.

En fin ayant tous deux hastées ou plustost precipitées leurs affaires afin de s'en revenir, nous eumes nouvelles de leur retour. Ericanthe attendoit ce fils avec tant d'impatience, qu'elle alla au devant de luy jusqu'en la ville de Boen. Je sçay que ce jour-là Delphire se trouvoit mal, et qu'elle avoit fait dessein de ne point sortir du logis. Filinte ne pouvant souffrir que Thomantes receust ce desplaisir, la vint prier et supplier par tous les services qu'il luy avoit jamais rendus, de vouloir tenir compagnie à Ericanthe en cette occasion, qu'il s'assuroit qu'elle luy feroit chose tres-agreable, et que pour son particulier il luy en auroit une obligation tres-grande ; et joignit à ces paroles tant de supplications qu'en fin il obtint ce que personne n'avoit pu faire. Mais lors que Tomantes sceut, par le rapport mesme de Delphire, que la faveur qu'il avoit receue avoit esté par l'intercession de Filinte, il en conceut encore une plus grande jalousie. Et cela fut cause que depuis il alla remarquant les actions plus particulièrement, et de luy, et de Delphire, et d'autant plus que son rival s'estoit rendu familier avec toutes les bergeres, d'autant plus aussi touchoit-il vivement Tomantes, qui ne pouvoit s'imaginer que cette familiarité ne procedast d'amour et non pas d'habitude ; toutesfois à son commencement il n'en fit point de semblant, dissimulant sa passion le plus discrettement qu'il luy fust possible.

Asphale aussi qui avoit l'esprit plein des nouvelles qu'on avoit escrites à Tomantes de l'amitié d'Androgene et de moy, sans m'en faire semblant, alloit remarquant toutes nos actions, et de chacune en tiroit des consequences qui n'estoient guieres à mon avantage. Et je ne sçay comme il advint en ce mesme temps, qu'estans dans la chambre d'Ericanthe, où il y avoit une bonne compagnie et de bergers et de bergeres, Androgene voulut parler à moy, comme c'est la coustume qu'en semblables assemblées on s'adresse plustost à ceux avec lesquels on a de la familiarité, que non pas à des estrangers. Mais parce que je pris garde qu'Asphale nous regardoit, ne luy voulant point donner l'occasion de mescontentement, je me tournay de l'autre costé sans luy dire mot.

Et voyez comme quelquefois on se trompe, et de quelle façon on deçoit le dessein et l'intention ? Cette action remarquée par luy, luy fit soupçonner tout ce qu'il ne voyoit pas et qu'on luy avoit mandé estre entre Androgene et moy ; et le pis, ce fut que cet autre berger ayant bien recognu que je fuyois de parler à luy pour la consideration d'Asphale, ne rechercha plus la commodité de parler à moy durant toute cette assemblée ; mais y ayant un grand miroir sur la table qui s'appuyoit contre la muraille, ce discret berger y jetta la veue dedans, et de fortune en mesme temps je m'y regardois, de sorte qu'il est vray qu'Androgene plia les espauls, comme pour se plaindre de la façon dont je le traittois, et que moy, pour ne le desobliger point entierement, je luy fis quelque signe de l'œil, qui peut-estre luy donna du contentement. Mais je proteste que ce fut seulement pour le desir que j'avois de cacher la bizarre humeur d'Asphale, et le malheur ne voulut-il pas que de fortune il prist garde à tous ces signes, et s'en picqua de telle sorte, s'imaginant par là quelque grande intelligence entre nous que, sortant du logis, il ne se laissa voir de tout le soir ?

Peut-estre trouverez-vous estrange, discrete bergere, que Tomantes et Asphale qui à leur depart avoient si peu de part en nostre bonne volonté, à leur retour, la pretendissent toute entiere ? Mais il faut que vous sçachiez que, durant leur absence, ils obtindrent plus sur nostre amitié que cependant qu'ils estoient continuellement pres de nous, et cela d'autant qu'il nous sembloit qu'estant dans nostre hameau, ils ne voyoient rien qui valust mieux que

nous, et que s'ils nous servoient, c'estoit presque à faute d'autre ; qu'outre cela, nous ayant toujours devant les yeux, l'objet present les arrestoit en ce devoir, et la honte d'estre nommez inconstans et infideles les empeschoit, autant que leur affection, de nous quitter. Mais lors qu'ils furent esloignez, nous n'oyions parler que de la beauté de ces Gallo-liguriennes, de leur courtoisie, et de leurs attraits, parmy lesquels toutesfois nous voyions qu'ils demeuroient immuables, et que tant s'en faut, leurs recherches plus ardentés et plus soigneuses nous tesmoignoient leurs affections plus grandes que nous ne les avions pas estimées, si bien que par nos responses, ils cognurent que leur absence leur avoit acquis ce que la presence leur avoit desnié.

Et cela estoit cause que leur semblant que la moindre faveur que nous faisons à quelque autre, c'estoit leur oster ce qui estoit à eux, ils ne pouvoient souffrir que nos yeux s'employassent presque à voir autre chose que leur visage ; jugez quelle apparence il y avoit, et comme il estoit possible qu'estants veues de plusieurs, nous puissions n'en regarder qu'un seul ! Toutesfois ces bergers, ou plustost ces tyrans, nous voulurent obliger à cette contrainte, et quelquefois nous en firent ouvertement des reproches ; mais parce que Delphire ny moy ne jugions pas estre à propos de nous bannir de chacun, nous fismes semblant de ne les point entendre, et continuasmes de vivre non seulement avec Filinte et Androgene, mais avec tous les autres qui nous recherchoient, desquels le nombre n'estoit pas petit, de la mesme façon qu'il nous sembla que nous devions pour ne point donner de sujet à personne de mal parler de nous, ce qu'ils trouverent si mauvais qu'apres avoir fait un conseil entr'eux deux comme ils devoient se gouverner, ils resolurent de se mettre sur la froideur, et apres, faire semblant d'en aimer d'autres. Mais en fin ne pouvans trouver sujet, en l'election duquel il ne leur semblast perdre en le prenant en nostre place, quittans là toute autre recherche, ils se mirent sur l'indifference ; et pour conclusion, parvindrent en suivant ce chemin jusqu'à l'incivilité, car telle se pouvoit dire la façon dont ils usoient envers nous, puis que non seulement ils laisserent toutes les recherches et tous les soings qu'ils souloient avoir de nous, mais lors qu'ils nous rencontroient dans le logis de la sage Ericanthe ou ailleurs, ils ne faisoient pas seulement semblant de nous voir

. Que si quelquefois nous nous trouvions en lieu où il leur fut impossible de tourner les yeux ailleurs, c'estoit avec une peine et avec une espece de mespris qu'ils nous rendoient le salut, et il estoit bien aisé de juger à leur façon que tout ce qu'ils faisoient n'estoit que par contrainte, avec indifference ou par maniere d'acquit.

Cette estrange façon de proceder fut cause que chacun y prit garde, et presque tous ceux qui en oyoient parler, les blasmoient d'inconstance et de legereté, mais eux, au contraire, maintenoient qu'ils estoient les mesmes qu'ils souloient estre, qu'ils n'avoient point changé, et qu'ils nous aimoient et honoroient autant qu'ils avoient jamais fait, mais que les affaires ausquelles ils estoient contraints de s'employer pour la conservation du bien de leur famille les divertissoient et les empeschoient de mettre tout le temps à ces petits soings qu'ils nous souloient rendre.

Il faut, ô sage Diane, que Delphire et moy confessions, qu'apres en avoir divers fois parlé ensemble, car nous semblant que courant une mesme fortune, les mesmes remedes nous seroient utiles, nous resolumes, pour oster toute excuse à ces deux esprits volages, de nous retirer de tous ceux qui leur pouvoient donner quelque ombrage, et afin de le faire honnestement, nous prismes l'occasion telle que je vous diray.

Eleuman et Ericanthe se plaisoient grandement de voir faire des representations par ceux qui estoient d'ordinaire en leur maison ; et de fortune, Delphire, comme la bergere de tout le hameau qui a le plus bel esprit, avoit ordinairement l'un des meilleurs personnages. Il advint

qu'en la suite du jeu qui se representoit, Delphire avoit à dire à un berger, qu'il ne devoit jamais rien esperer en son amitié, par hazard elle vid Filinte qui n'en estoit pas, mais qui assez près du theatre escoutoit et admiroit Delphire. Et jugeant bien que c'estoit celuy qui donnoit plus de jalousie à Tomantes, lors qu'elle vint sur les vers que je dis, au lieu de les prononcer contre le berger auquel elle parloit, selon le cours de sa representation, elle se tourna tout à fait à Filinte, et comme s'il eust esté de la fable, et que c'eust esté luy à qui elle devoit parler, elle luy dit ces vers :

Amour ne peut sur une vraye amour
Anter une autre amour :
Il faut que l'une meure.
Et pour moy je le jurre
Que mille morts je m'eslirois plustost
Que de t'aymer jamais.
Perds-en toute esperance !
Ton amour m'importune,
Et je la hay, berger,
Si ce que tu me dis
Est chose veritable
Autant comme tu m'aymes !

Le visage que Delphire tourna vers Filinte, les yeux et les gestes qu'elle luy adressa, furent cause que non seulement ce pauvre berger le reconnut, mais Tomantes aussi, et presque tous ceux qui luy virent faire cette action, qui fut cause que presque chacun d'eux tourna les yeux sur luy, qui n'osa en si bonne compagnie faire paroistre le dépit qu'il en conceut.

Quelques jours apres que nous estions sur le bord de la claire riviere de Lignon, et que nous passions le temps le long du gravier, j'attendis qu'Asphale, Androgene et plusieurs autres bergers et bergeres fussent autour de moy, et lors tenant une petite baguette en la main j'escrivis sur le gravier : J'AYME. Pour lors Androgene par dessus mon espaule alloit lisant ce que je marquois dessus le sable, et pensant que ce mot fut grandement à son advantage : – C'est à moy, dit-il, en sousriant, à qui vous escrivez cette parole ? – Il est vray, respondis-je. Et je vis qu'à ce mot Asphale rougit. – Mais sçavez-vous bien, continuay-je, ce qu'il signifie ? – J'entends bien ce mot, respondit-il. – Non faites peut-estre pas, repris-je, l'intelligence de celuy qui l'escrit, car je veux dire que l'amitié que vous pensez que je vous porte, est comme cette escriture que vous voyez, luy dis-je, (et en mesme temps passant le pied dessus) et que vous ne voyez plus. Asphale et tous ceux qui m'ouyrent, firent un esclat de rire qui surprit peut-estre autant Androgene que ce que je luy avois dit.

Il me semble, sage et discrete bergere, que ces deux actions de Delphire et de moy devoient contenter ces amans mutinez, si pour le moins ils meritoient d'avoir ce nom d'amant. Au contraire voyans que presque nous estions celles qui les recherchoient, abusant de nostre honte, ils en firent une chanson que chacun d'eux s'attribuoit, et en la meilleure compagnie qu'ils nous trouvoient, c'estoit la premiere chose qu'ils mettoient en avant. Elle estoit telle :

STANCES

I

La voicy, la volage,
Qui s'en revient vers moy !
Mais je gage
Que c'est avec dessein de rompre encor sa foy.

II

Une inconstance estrange
Fit qu'elle me quitta ;
En eschange
Ce qui me la redonne est ce qui me l'osta.

III

Elle ne pouvoit croire
Ce qu'alors je valois,
C'est ma gloire
Qu'en changeant elle a veu qu'elle perdoit au choix.

IV

Mais combien l'inconstance
Va son cœur decevant !
Elle pense
Que comme elle chacun se tourne au premier vent.

V

Toutesfois, qui l'en blasme
Est injuste en cecy,
Estant femme,
Je l'excuse en disant que toutes sont ainsi !

VI

Car toutes de nature
Sont d'un espritleger ;
Sans parjure
Je jure qu'en amour leur propre est de changer.

VII

Que si l'on leur void suivre
Un dessein constamment,
C'est de vivre
Plustost avec un œil qu'avec un seul amant.

Ne vous semble-t'il point que cette chanson fut un digne payement de la peine que Delphire et moy avions prise de leur tesmoigner nostre bonne volonté ? Ingrats et mescognaissans qu'ils estoient de traiter avec de semblables paroles des personnes ausquelles l'on pouvoit reprocher le moins le crime qu'ils leur imputoient, et duquel avec raison on les pouvoit plus justement blasmer ! Or voyez, sage bergere, quel effet elle fit en nous : nous nous resolumes toutes deux de ne faire non plus d'estat d'eux que si jamais nous ne les avions veus. Et afin que personne ne pust juger que nous en voulussions user de cette sorte pour avoir l'esprit diverty ailleurs par quelque nouvelle affection, en mesme temps nous nous retirasmes de toute sorte de pratique, non pas toutesfois tout à coup, de peur qu'un si prompt changement ne donnast sujet à quelques-uns de le trouver estrange.

Mais voyez, belle et sage bergere, combien ceux qui nous reprochent l'inconstance sont eux-mesmes inconstans : nous n'eusmes pas vescu deux lunes avec cette froideur que, comme si nostre glace, par un contraire effort, eust rechassé le feu dans leur ame, les voylà qui reviennent à nous avec les prieres et les supplications, et je ne sçay si je dois dire avec les mesmes importunitéz desquelles ils avoient autrefois accoustumé d'user. Filinte et Androgene qui avoient tousjours continué de vivre avec nous d'une mesme façon, furent les premiers à s'opposer à leur retour, disant que cette inconstance estoit trop grande pour estre recevable ; que si l'on ne chastioit ces volages esprits par des demonstrations grandes, il n'y auroit plus de foy ny de loyauté parmy les bergers. Nostre humeur qui estoit assez disposée à ne les plus recevoir, nous fit aysément consentir à l'opinion de Filinte et d'Androgene, et en cette resolution, toutes les fois qu'Asphale ou Tomantes s'approchoient de nous, nous leur remettions devant les yeux leur inconstance, et eux, au contraire, pour monstrier qu'il n'y a si mauvaise cause qui ne trouve quelqu'un qui la soustienne, essayoient par diverses raisons à maintenir qu'ils n'estoient point inconstans, et demandoient que l'on leur dist que c'estoit que la constance, et dans quels termes et dans quelles limites elle estoit renfermée ; que, jusques à ce qu'il en fust fait une regle ou plustost une loy, l'on ne pouvoit point dire qu'ils y eussent contrevenu. Cette dispute passa si avant qu'en fin nous sentans importunées de leurs crieries, nous prismes tous ensemble resolution d'aller à l'Oracle pour y mettre une fin, par la responce duquel nous fusmes renvoyez vers vous, sage et belle bergere, de laquelle nous attendons le juste jugement, afin que nous puissions quelquefois estre delivrées de si pesans, pour ne point dire insupportables fardeaux.

Dorisée finit de cette sorte son discours, et apres avoir fait une grande reverence, se remit en sa place pour attendre ce que la bergere Diane en ordonneroit qui, apres avoir demandé l'opinion d'Alexis, Astrée, Philis, Silvandre et quelques autres, ordonnerent que Tomantes et Asphale diroient les raisons par lesquelles ils pensoient soustenir qu'ils ne fussent point inconstans. Et Tomantes parla de cette sorte pour tous deux.

HARANGUE DE TOMANTES

Nous voyons et cognoissons bien, ô nostre tres-juste juge, que c'est avec raison que vous nous ordonnez de vous dire les moyens que nous avons, Asphale et moy, non seulement pour monstrier nostre innocence, mais aussi pour convaincre du blâme qui nous est imposé nos propres accusateurs ; parce qu'il est autrement impossible que l'esprit humain vienne à la cognoissance d'une verité qui est mise en doute, l'artifice de ceux qui ont le tort estant si grand à desguiser leurs mauvaises raisons, que malaisément en peut-on voir le vray visage, si ce n'est par les oppositions et responces de ceux qui sont oppressez. Mais nous voyons et

cognoissons bien aussi que, nous qui, jusques icy, avons mis toute nostre estude à bien aymer, et non pas à le bien dire, tant s'en faut, à qui le plus souvent et nostre discretion, et la rigueur de celles que nous avons servies, ont entierement deffendu la parole, malaisément pourrons-nous assez bien dire ce que si parfaitement et si religieusement nous avons observé d'autant que, s'il est vray que personne ne se doit mesler que du mestier qu'il a appris, et auquel il fait profession, n'est-il pas vray, ô nostre juge ! que n'ayant jamais fait autre profession que d'aimer sans le dire, nous serons maintenant bien empeschez de prendre un autre personnage et de recourir aux paroles pour verifier nos actions, ausquelles nous avons remis toute nostre eloquence et toute nostre persuasion.

Cette consideration nous feroit grandement redouter l'issue de cette entreprise, sçachant assez que nous avons à faire contre des personnes qui, au rebours de nous, se sont tousjours plus estudiées à bien dire sans aymer qu'à bien aymer sans le dire, et que, maintenant que toutes les armes desquelles nous devons nous servir, ne sont que des paroles, estant les leurs propres, et ausquelles elles sont exercées, il est certain qu'elles s'en sçauront beaucoup mieux ayder, et qu'elles auront un tres-grand avantage sur nous, si nostre juste juge, par sa prudence et par son bon jugement, ne balance la sincerité de nos raisons toutes nues contre l'artifice et le bien dire de nos adversaires. Et sur cette confiance nous prendrons la hardiesse de les représenter naïvement, et le plus brièvement qu'il nous sera possible.

Mais quand tout est bien considéré, quelles accusations, Asphale mon amy, sont celles que l'on fait contre nous et desquelles nous puissions prendre quelque occasion de crainte ? Si l'on nous blamoit de trop aimer, Si l'on nous accusoit de nous estre laissez transporter à une trop violente affection, Si l'on disoit que nous passons les limites de tout amour, Si l'on se plaignoit que l'excès de nostre passion nous rend importuns, voire mesme insupportables en nostre continuelle recherche, cette accusation peut-estre seroit estimée vraysemblable, et il faudroit que nous missions peine à nous en descharger. Mais de nous accuser de ne point aimer celles que nul ne peut voir sans adorer, n'est-ce pas se moquer de nous et de ceux encore, si je l'ose dire, qui l'escoutent ? Peut-on dire qu'Asphale n'aime point, de qui l'affection a surmonté une si longue absence ? Que si l'esloignement, comme l'on dit, est la vraye mort d'Amour, quelle doit-on penser l'amour qui n'est point morte en cette longue absence, sinon que veritablement elle est immortelle ? Immortelle donc est celle d'Asphale pour Dorisée, immortelle celle de Tomantes pour la belle Delphire, qui non seulement a resisté à l'absence, mais aux rigueurs de cette belle qui peut-estre eussent esté insupportables à tout autre, mais à une si grande longueur de temps duquel on dit que le bransle ruine toutes les choses plus fermes et plus constantes, mais encore à toutes les difficultez qui se sont rencontrées, voire à toutes les impssibilitéz qui se sont opposées à son dessein.

O dieux ! et qui se peut souvenir que Tomantes a aimé cette belle Delphire dès le berceau, et en un aage, s'il se peut dire ainsi, qu'elle n'estoit capable de cognoistre, ny de faire recognoistre l'amour, et que l'on puisse penser, maintenant que, comme un embrasement universel, ses yeux portent le feu par tout où ils daignent jeter leurs rayons, ce mesme Tomantes s'en puisse retirer, et ne l'aimer plus ? Qui peut avoir veu ce Tomantes vaincre toutes les rigueurs et le mespris de Delphire, mespriser la longueur du temps et surmonter toutes les difficultez qui se sont opposées à son affection ? Et maintenant que cette belle monstre d'avoir agreable sa bonne volonté, que les difficultez se sont esvanouies, et que le temps semble estre arrivé au point qu'il a tant désiré, qui peut rappeler ces choses, dis-je, en sa memoire, et croire que ce mesme Tomantes ne l'aime plus ?

Veritablement ces accusations sont tant hors du sens commun que, comme elles sont faites sans raison, aussi ne peut-on trouver raison pour leur respondre, sinon de dire avec tous les

plus sçavants que, s'il ne faut point disputer contre ceux qui nient les principes, il ne faut non plus le faire contre ces personnes qui mettent ces oppositions en avant ; et toutesfois elles remplissent le Ciel et la terre de leurs plaintes, et du blâme qu'elles nous imputent, et veulent que par force nous confessions que nous ne les aimons point. Voyez quelle humeur est la leur ! elles veulent mieux sçavoir que nous ce que nous faisons. L'amour est un acte de la volonté : or y a-t'il quelqu'un qui ait les yeux si clair-voyants qu'il puisse mieux voir ma volonté que moy-mesme ? Mais comme, ô dieux ! la nature humaine est bien plus penchante à croire le mal que le bien, si une seule fois nous leur disions : O Delphire, et vous Dorisée ! sçachez que nous ne vous aimons point, incontinent elles le croiroient ! Et nous leur disons et redisons mille et mille fois : Belle Delphire, Tomantes meurt d'amour pour vous, et, Belle Dorisée, Asphale est entierement à vous. Et pourquoy ; incredules, nous respondez-vous qu'il n'est pas vray ? Quoy donc ? vous ne nous croirez que quand nous mentirons et vous n'adjousterez foy, sinon aux paroles qui seront à nostre prejudice ? Nous avons pour le moins cet avantage pardessus vous et qui n'est pas un foible tesmoignage de l'amour que vous niez estre en nous, c'est que, si une seule fois vous nous disiez : nous vous aimons, nous le croirions incontinent, et n'en ferions jamais aucun doute. Et d'où vient cette foy et cette creance ? D'amour, d'amour, dis-je, qui nous fait croire en vous la verité, comme toutes les autres vertus en la personne aymée. Mais comme le menteur se prend et se coupe soy-mesme de son propre tranchant, ces belles n'ont jamais voulu avouer que nous les ayons aymées ; tant s'en faut, elles l'ont tousjours nié, maintenant elles nous appellent inconstans.

Si ce dernier outrage est veritable, nous avons, ce me semble, ô mon cher Asphale, de quoy nous contenter, car c'est conclure au moins selon leur opinion, que maintenant nous les ayons, car si nous les avions aimées autrefois, et que nous devinssions inconstans, c'est sans doute qu'il faudroit conclure que nous ne les aimerions plus. Mais puis qu'elles maintiennent que nous ne les avons point aymées par le passé, qu'est-ce à dire, quand elles nous appellent inconstans, sinon advouer qu'à cette heure nous les aimons ? Et en ce sens, ô belles bergeres, nous accorderions vostre dire, si ce n'estoit qu'encore qu'amour arrachede vos bouches cette verité contre vostre intention, toutesfois nous ne voulons pas advouer que nous ne vous ayons point aymées, car au contraire, nous disons et nous maintenons que jamais il n'y eust une plus entiere affection que celle qu'Asphale et Tomantes vous ont portée, et emporteront avec eux dans la sepulture.

Or la plus grande preuve qu'elles disent avoir contre le defaut de nostre affection, c'est que nos actions ne tesmoignent point que nous les ayons. Considerez, ô nostre juste juge ! considerez, dis-je, comme ce blâme est mal fondé, et combien mal aysément nous y pouvons remedier. Lors que nos actions ont esté de feu et toutes d'impatience, elles nous ont tousjours dit que nous ne les ayons point. Ausquelles falloit-il que nous recourussions pour leur persuader la verité de nostre affection, sinon au contraire ? Nous nous sommes donc mis sur la froideur et sur la patience, mais comme oublieuses du jugement qu'elles avoient fait, les voylà qui nous accusent encore plus asprement de faute d'amour ! O dieux ! et que faut-il que nous fassions, si pour nostre malheur les deux contraires font un semblable effet en ces injustes ames ? Ny le chaud, ny le froid ne peut tesmoigner nostre amour : qui est-ce donc qui le pourra faire ?

Ces considerations toutesfois, ou plustost ces contradictions n'ont laissé de nous mettre en peine, non pas que tous ceux qui voyent et pesent chasque chose avec un sain jugement puissent jamais entrer en doute de nous, mais parce qu'y ayant plus de ceux qui sont inclinés à mal juger d'autruy que de ceux qui tiennent la balance juste, il s'ensuit qu'envers la plus grande partie des hommes, nous demeurerons blasmez et diffamez. Et ce qui plus nous pese

encore, ou plustost qui nous est du tout insupportable, c'est que ces belles puissent nourrir une si sinistre opinion de nous en leurs ames, n'y ayant jamais rien eu que nous ayons recherché avec plus d'ambition que de leur persuader le contraire. Et c'est pourquoy, encore qu'en toute chose nous sçachions bien que nous leur devons céder, en celle-cy toutesfois nous avons esté contrains de leur contredire opiniatrément, et en venir jusques au jugement d'autrui, ce que nous ne voudrions pas qui fust pris pour deffaut d'amour et de respect, mais plustost pour un excez d'affection qui nous emporte par dessus toute sorte de devoir. Et en cet excez nous avons souvent demandé, puis qu'elles maintiennent que nous sommes inconstans, qu'elles nous accordent donc premierement qu'autrefois nous les avons aymées, et puis, qu'elles nous prescrivent les limites dans lesquelles un amant doit demeurer pour ne point contrevenir à cette constance, afin que, comme avec une juste regle, l'on peut juger si la ligne est droite en les approchant l'une de l'autre, de mesme, ô nostre juge ! l'on puisse voir si nous sommes inconstans ou non. Les dieux sont ceux qui nous envoient vers vous, les dieux soient ceux qui vous conseillent et inspirent à nous enseigner la verité.

Mais cependant nous requerons et conjurons Amour d'oster des ames de ces belles l'incredulité qui fait condamner nos actions, puis que, si veritablement elles sont differentes de ce qu'elles souloient estre, ce n'est pas changement de volonté, mais la contrainte de nos affaires qui en est cause, et qui, nous tenant l'esprit distraict, nous empesche de pouvoir continuer les mesmes petites recherches, desquelles nous les avons si souvent importunées, et ausquelles nous pouvions employer le temps, lors que ce temps-là ne nous estoit point necessaire pour la conservation de nostre famille. N'est-il pas vray que chasque âge a ses propres actions ? Et la nature nous enseigne que les fleurs sont propres au printemps, et les fruicts à l'esté. Que si l'on ne voyoit sur les arbres tout le long de l'année que des fleurs, on diroit qu'en vain ils fleuriroient. Et pourquoy n'en diroit-on de mesme de nous si nous estions tousjours sur des petites fleurs qui sont propreset naturelles à la naissance de l'amour ? Il faut, quand on est plus avancé en âge, que cet amour apporte des fruicts, s'il ne veut contrevenir aux lois de la nature.

Mais peut-estre, quoy qu'elles n'en dient rien, ce qui leur fait concevoir cette opinion, c'est que la conversation qu'elles nous voyent plus particuliere que nous ne soulions pas avoir avec d'autres, leur fait penser que nostre affection s'estend de mesme à les aymer. S'il est vray qu'un amant doive estre une personne farouche et sans communication, nous avouons qu'elles ont raison, mais le nom d'amant ne signifiant pas sauvage, loup garou, ny barbare, nous ne voyons pas sur quelle raison leur opinion puisse estre appuyée.

Toutes ces doutes et toutes ces justes raisons que nous avons de nous douloir des jugemens qu'elles ont faits de nostre affection nous font recourir à vous, ô sage bergere, et nous parlons des jugemens qu'elles ont faits au desavantage de nostre affection. Car de tout ce dont elles nous blasment et accusent, comme Asphale et Tomantes, nous n'en oserions faire aucune plainte, souffrant avec le respect que nous devons tout ce qu'il leur plaist, mais quand elles nous accusent comme amans, alors nous ouvrons la bouche, non pas pour les accuser ou nous en plaindre, mais seulement pour gemir comme ceux qu'une douleur trop sensible afflige et tourmente par dessus leur force ; autrement nous dirions, quand elles nous reprochent cette chanson, que la force de la douleur nous a arrachée de la bouche, que veritablement leur changement en avoit esté cause, et qu'encore nous allions cherchant quelque espece de raison pour les excuser, en disant que toutes faisoient ainsi, afin que cette inconstance ne fust point tant desapprouvée en elles seules.

Nous dirions que tant de services receus et peut-estre recognus assez clairement pour n'estre plus mis en doute, ne meritoient pas qu'un Filinte, durant l'esloignement de Tomantes, fust

mis en sa place, ny qu'un Androgene prist celle d'Asphale. Que les faveurs qu'en nostre absence, et l'un et l'autre en ont eu, nous donneroient un tres-ample et tres-veritable sujet de les accuser de ce qu'elles nous blasment. Que si, estants presents et à vos yeux mesmes, chacun, comme nous, a veu ce que le moins nous devons voir, je parle de ces gratifications à nostre desavantage, que la plainte que cette chanson en a faite, ne les doit pas tant offencer, que le silence les doit avoir obligées, avec lequel en nostre absence nous avons souffert les nouvelles que l'on en escrivoit de tous costez. Que si elles nous veulent croire, que Delphire se souviene de ce qu'elle a escrit à Tomantes, de Dorisée et d'Androgene, et que Dorisée ait memoire de ce qu'elle a mandé à Asphale, de Delphire et de Filinte.

Et parce qu'elles diront qu'une fille ne peut ny ne doit empescher que quelqu'un l'aime, pourveu que ce soit avec la discretion qui est requise, et le respect et l'honneur qui se doivent, nous demandons, ô nostre tres-juste juge, vostre jugement sur ces quatre demandes : à sçavoir, si celle qui se plaist à estre aimée et servie de plusieurs, demeure dans l'observance des loix de la constance ; et si cette pluralité d'amants leur est plus permise, qu'aux hommes la pluralité d'amantes ; si les loix de la constance ordonnent que l'amant, depuis qu'il se dit tel, doit fuir la veue et conversation de toutes les autres bergeres, et bref, quels sont les termes et limites de cette constance tant reclamée de tous, et si connue de si peu de personnes, afin que ces belles bergeres recognoissent que, comme nous sommes tres-jaloux de vivre en vrais amants, de mesme elles ne doivent pas estre offensées, si nostre affection ne peut endurer de si sensibles outrages que ceux que nous recevons, et desquels jusqu'icy nous n'avons osé faire aucune plainte. Et en toutes ces choses vostre beau jugement ayant assez recognu l'affection, et l'inviolable fidelité de ces deux amants, que vous ordonnerez qu'ils soient receus de leurs bergeres comme ils meritent. Ainsi dit Tomantes, et apres avoir fait une profonde reverence, s'alla asseoir en sa place. Diane alors ordonna à Delphire de respondre à ce que Tomantes avoit dit si toutesfois elle y vouloit contredire quelque chose. Alors Delphire prit la parole de cette sorte.

RESPONCE DE DELPHIRE A TOMANTES

Nous ne trouvons point estrange, belle et discrete bergere, d'ouyr une si grande abondance de paroles sortir de la bouche de Tomantes, tant en son nom qu'en celuy d'Asphale, car s'il est vray que celuy qui ayme bien sçait fort peu dire ce qu'il ressent, il semble que par les contraires celuy qui ayme peu ne puisse jamais mettre fin à son discours.

Que si jusqu'à cette heure l'on n'en a point veu l'experience, il faut seulement prendre garde avec quel torrent de paroles Tomantes vient de desduire, non pas ses raisons, mais ses desraisons, s'il m'est permis d'user de ce mot. Et quoy que pour la mesme consideration, je veux dire, parce que Dorisée ny moy n'aimons point, il nous seroit permis de respondre bien au long à leurs oppositions, si est-ce que nous ne le ferons pas, tant parce que ce seroit abuser de la patience de nostre juge, et de ceux qui nous escoutent, que d'autant que les choses qu'ils ont dites ont si peu de fondement que ce seroit faire tort au jugement de Diane de les convaincre avec plusieurs raisons, puis que si aisément elle en peut voir et decouvrir la fausseté. Et veritablement, c'est une chose si claire, que nous ne leur respondrions point, si ce n'estoit que par obeissance il faut que nous le fassions, puis que nostre juste juge nous l'a ainsi ordonné.

Pour commencer donc : A quoy penses-tu, Tomantes, quand tu t'escries de devoir parler de ton affection ? Toy, dis-tu, qui as accoustumé autant d'aimer sans le dire, que nous de le dire sans aimer ? A quoy penses-tu, dis-je, puis que tu avoues que si une seule fois nous avons dit,

Dorisée et moy : nous vous aimons, vous le croiriez à jamais ? Hé ! berger, si nous sommes tant accoustumées de le dire, de quoy te plains-tu ? Vous voilà tous deux satisfaits, et à quoy bon importuner l'oracle et affliger cette assemblée de tant de paroles, puis que nous avons tant accoustumé de le dire. Mais, ô nostre juge, j'entends la force et l'artifice de son argument : il ne dit pas absolument que nous avons accoustumé de le dire, mais seulement que nous avons accoustumé autant de dire que nous aimons, sans toutesfois aimer, qu'eux, d'aimer sans le dire. Et parce qu'ils n'ont point accoustumé d'aimer, il s'ensuit que ny nous aussi n'avons point accoustumé de le dire, et de cette sorte ils ont quelque raison, car il est bien malaisé de bien parler d'une chose que l'on ignore, tesmoing tout le discours que Tomantes vient de faire, auquel il n'y a pas plus de paroles que de contradictions.

Mais or sus, avouons leur, pour leur donner quelque satisfaction, qu'ils sont bien empeschez de parler sur ce sujet, parce que, si autrefois ils aimoient, comme ils disent, ils aimoient sans le dire, et que maintenant qu'ils n'aiment point, ils sont toutesfois contraints de le dire. Et bien ! Tomantes, et toy Asphale, estes-vous contents ? Vous le devez estre pour le moins, puis que l'on vous accorde ce que vous demandez, mais à quoy sert cela à nostre differend ? Rien du tout, et non plus que les tesmoignages que ce berger rapporte pour prouver qu'ils nous ont aimées, car ils seroient peut-estre valables, si les hommes, je veux dire ceux de leur aage, se conduisoient avec raison, et l'on pourroit de là inferer quelque chose de ce qu'il veut dire. Mais pour eux qui font tout au hazard, tout par humeur, et rien avec les justes regles de la raison, que peut-on tirer de là, sinon qu'alors leur humeur estoit telle pour nous affliger et persecuter, et que maintenant elle est toute differente ?

Mais dira-t'on : A quoy bon se donner tant de peine ? Mais respondrons-nous, qui peut trouver la raison de ce qui n'a point de raison ? Je diray que c'est par opiniastreté, ou pour tromper, ou pour estre ambitieux du nom d'amant, sans en vouloir avoir l'effet, ou bref, pour quelque autre pire ou plus pernitieux dessein. Qu'est-ce que raisonnablement on ne peut pas soupçonner de personnes si desraisonnables ? Mais, disent-ils, nous sçavons bien que nous aimons ? et y a-t'il quelqu'un qui sçache mieux nostre volonté que nous-mesmes ? Mais, ô nostre juge, et qui peut douter que d'autres ne la sçachent mieux ? Y a-t'il quelqu'un qui puisse bien juger s'il a l'esprit preoccupé de quelque passion ? Or ces bergers ont leur passion ordinaire qui les emporte, quelle apparence y a-t'il qu'ils puissent faire un bon jugement de ce qui les touche ? mais nous qui sommes sans passion en ce qui les concerne, nous en pouvons juger sainement et sans reproche. Et pour exemple, ceux qui verront Adraste ne jugeront-ils pas mieux de sa folie que luy-mesme, et pour vous montrer que non seulement ils ne sçavent ce qu'ils font, mais non pas mesme ce qu'ils veulent, voudroient-ils et cesseroient-ils de vouloir une mesme chose sans y mettre plus d'un moment d'intervale ?

Mais, ô dieux ! s'escrient-ils, que la nature humaine est plus penchante à croire le mal que le bien ! Il falloit dire : le naturel des hommes, et particulièrement celui de Tomantes et d'Asphale, car pour nous nous ne croyons ny mescroyons que ce qui se doit. Et pour vous montrer qu'il est ainsi, nous vous confessons que, si vous nous disiez que vous ne nous aimez point, nous le croirions sans doute, car ordinairement chacun croit ce qu'il desire, et de plus que nous sçavons par experience que vous ne sçavez pas aimer.

Quand vous nous dites que vous nous aymez, nous n'en croyons rien, parce que nous sçavons que tout homme est menteur, que c'est un mestier que celui d'aimer, que vous n'appristes, ny ne sceustes jamais faire, et parce en fin que toutes vos actions dementent vos paroles, et lors que vous nous dites quelque chose à vostre avantage, nous n'y adjoutons point de foy, car nous sçavons que vous vous flattez. Quand c'est à vostre desavantage, nous le croyons, sçachant assez d'ailleurs qu'il est veritable, et vous semble-t'il que nostre croyance soit

conduite avec raison, et non pas celle que vous dites avoir en nous, de laquelle aussi vous vous dementez incontinent ?

Et voyez, ô nostre juge, la belle ostentation: l'amour, dient-ils, qui est en nous, nous fait croire que vous estes veritables, parce que l'amant doit croire toutes les vertus en la personne aimée. Hé ! Tomantes, si vous nous croyez veritables, pourquoy ne tenez-vous pour assuré que je n'aime point Filinte, ny Dorisée Androgene, puis que si souvent nous vous l'avons dit ? Quoy ! un miroir su lequel par mesgarde on aura jetté l'œil, ou une faveur qui vous sera faicte, et que pour la tenir cachée on mettra à conte d'un autre, vous feront perdre cette creance que nous sommes veritables ? Et ne voyez-vous pas que, quand vous nous appelez menteuses, cette injure vous dement, et vous convainc par vos mesmes paroles, car si l'on doit croire en la personne aimée toute vertu, et que la verité en soit une, n'est-il pas vray qu'avec cette reproche vous dites en mesme temps que vous ne nous aimez point ?

Mais tous ces poincts seroient ennuyeux, si je voulois les rapporter par le menu, pour montrer leurs contradictions. Il suffira que briefvement je responde à ceux qui semblent avoir plus de force. Il faut. disent-ils, que si nous ne vous avons point aimées par le passé, maintenant que vous nous nommez inconstants, vous vueilliez dire que nous vous aymons. Si nous parlions d'amour, ô bergers, vous auriez peut-estre quelque raison, mais sans seulement tourner nostre pensée sur l'amour, ou sur la hayne, nous vous appelons inconstants, c'est à dire que vous avez changé de vie, et en cela vostre inconstance y est toute indubitable.

Et ce que nous vous reprochons, vous ne le desadvouerez pas devant toute cette assemblée, de sorte que nous ne sommes pas obligées à la preuve d'une chose qui n'est point mise en doute, et il ne faut excuser ce changement sur la mauvaise raison alleguée, qu'ayant eu des actions toutes de feu, et voyant que nous ne croyons point d'amour en vous, vous avez recouru aux glaçons. Car outre que cette raison est faite pour rire, encore ne la faut-il point alleguer, puis que vous sçavez bien en vostre ame, que tous ces feux dont vous parlez, sont imaginaires, et seulement pour agencer vostre discours, et qu'il ne faut point trouver estrange si, quand vous avez seulement fait semblant de nous aymer, nous ne l'avons pas voulu croire, ny si tant de veritables tesmoignages de vostre peu de bonne volonté nous ont persuadé la verité. Mais en pouvions-nous douter ; outre les froideurs et les glaçons qui estoient en vous, et outre la recherche que vous faisiez des autres devant nos yeux ? N'est-il pas vray que la voix du peuple, c'est la voix de Dieu ? Et ne dis-tu pas, Tomantes, que chacun le disoit ? Voulois-tu que nous dementissions nos yeux et nos oreilles, pour croire le contraire de ce que vos actions nous tesmoignoient ?

Nous n'avons, dis-tu, jamais rien recherché avec plus d'ambition, que de leur persuader le contraire ? Ah ! nostre tres-juste juge, qu'à ce coup ce berger a bien confessé la verité sans torture ! mais en y a-t'il une plus grande que la propre conscience ? Il est vray, bergere, je l'avoue avec toy, il n'y a rien que vous ayez plus recherché que de nous persuader que vous nous aimez, mais persuader seulement, et non pas aymer. O qu'il y a long-temps que nous avons recognu cette ambition en vous ! et si encore ce n'a pas esté assez à temps, tant y a que nous nous consolons, qu'il vaut mieux tard que jamais.

Mais la belle excuse pour couvrir leur changement ! Si nos actions, disent-ils, sont differentes de ce qu'elles souloient estre, ce sont nos affaires qui nous divertissent. Doncques, Tomantes, si autrefois tu demourois aupres de moy, c'estoit pour ne sçavoir où employer le temps ailleurs ? O la grande obligation que je t'en ay ! ne t'en dois-je pas une grande recompense ? Mais, ô nostre juge, voyez un peu ces peres de famille qui ont la charge de toute leur maison sur les espauls, comment ? de leur maison, mais de toute nostre communauté ou plustost de toute la republique des Gaules ! O dieux ! qu'ils sont affairez, et que c'est faire une grande offence

contre le bien public de les distraire ou leur faire perdre seulement un moment de temps ! Or sus, peres de famille sans enfans ! or sus, directeurs du peuple sans avoir affaire ! nous vous l'accordons, que vous ne pouvez plus employer en ces petites recherches que vous dites, le temps qui vous est si cher, et si utile au public. Mais pourquoy n'y employez-vous pas celui que vous perdez en ces particulieres conversations que vous dites avoir de certaines personnes ? Quoy donc ? quand vous ne sçavez que faire, vous serez aupres de nous, et ce sera aux heures que toute autre pratique vous sera deffendue ? je suis bien d'avis, si cela est, que vous n'y veniez point du tout, et vous devez croire que l'amour ne se doit jamais faire par acquit. C'est un de ces mestiers qui veulent la personne toute entiere : si vous estes si affairez, meslez-vous des affaires, et laissez l'amour en repos, car ce dieu est si grand que c'est luy faire outrage que de luy donner le temps qui vous reste apres avoir servy les autres dieux. Il veut avoir les premices de toutes choses, et s'il en reste, il veut bien que l'on en sacrifie aux autres, mais apres qu'il en aura pris ce qui luy aura pleu ; c'est aux autres auxquels il faut donner son refus. Et faut bien sur ce discours que tu sçaches, Tomantes, qu'il est vray que pour tout autre, chasque âge a ses propres actions, mais non pas pour l'amour, car dans les vergers d'amour, l'on voit, si tu ne le sçais, tous les arbres porter en mesme temps et la fleur et le fruit. Ne vois-tu pas qu'amour rend les jeunes aussi sages que les vieux, et les vieux aussi folastres que les jeunes ? c'est pour te faire voir qu'en luy il n'y a point de distinction d'âge, mais que tout âge est un mesme âge. Et n'as-tu jamais pris garde que les plus tendres fleurs d'amour sont des fruicts tres-savoureux ? car les esperances, que sont-ce autre chose que des fleurs ? Mais ces esperances ne surpassent-elles pas tous les autres contentemens que hors d'amour une ame puisse avoir ? O Tomantes ignorant d'amour ! ne dis plus une si grande absurdité, qu'il faut, quand amour est avancé en âge, qu'il a porté des fruicts et non pas des fleurs, s'il ne veut contrevenir aux lois de la nature, ses fleurs sont des fruicts, et ses fruicts sont des fleurs, parce que tousjours les contentemens dans les esperances sont presens, et dans les contentemens se renouvellent tousjours les esperances. Et c'est pourquoy quelques-uns ont donné l'oranger pour symbole à l'amour, parce qu'il porte et le fruit et la fleur ensemble.

Vous voyez, nostre juste juge, combien ces amans pretendus sçavent peu que c'est qu'amour, et qu'avec raison ils vous demandent que vous leur fassiez entendre que c'est que la constance, car la cognoissant aussi peu que l'amour, il ne se faut pas estonner s'ils l'offencent et l'outragent grievement, et toutesfois, tous ignorans qu'ils en sont, ils maintiennent qu'ils ont observé les loix de la constance. Si cela est, n'est-il pas vray qu'ils sont constans par hazard et non pas de resolution et de dessein ? Mais s'ils estoient appelez devant le trosne rigoureux de cet amour, et qu'on leur demandast qui leur a donné la permission de se dire amans, et de s'attribuer un tiltre si honorable, puis qu'ils ne sçavent pas mesmes les moindres devoirs de celui qui veut aymer, que pourroient-ils attendre autre chose qu'un tres-rigoureux chastiment d'avoir usurpé un nom qui leur est si peu convenable ? Ah ! que si l'amour estoit un mestier juré, qu'il faudroit bien qu'ils y fissent encore un tres-long apprentissage devant que d'en pouvoir exercer le mestier si ce n'estoit à cachette !

Et parce que c'est l'ordinaire que ceux qui sont atteints de quelque vice, voudroient que chacun en fust de mesme taché, afin que l'on ne leur pust rien reprocher, ils proposent quatre doutes, nous voulans, par la premiere, taxer de leur mesme erreur, par la seconde, excuser leur faute, et par les deux dernieres, s'instruire de ce qu'ils sçavent si peu. Nous ferions la responce telle qu'ils meritent, si ce n'estoit que c'est à vous, nostre juge, à qui ils la demandent, et de laquelle nous vous supplions les vouloir gratifier ; non pas sous esperance qu'à l'advenir ils s'amendent, mais seulement pour faire voir à chacun de combien ils se sont

fourvoyez du droit sentier, et avec quelle severité nous avons tousjours observé les loix qu'ils demandent maintenant d'apprendre, maintenant, dis-je, qu'ils devoient estre capables de les enseigner à tous ceux qui les voudroient apprendre, si veritablement ils eussent eu autrefois quelque esprit d'amour.

Et d'autant qu'ils font un grand fondement contre nous sur les lettres que nous leur avons escrites, nous vous supplions, ô nostre juge, de leur commander de les faire voir, afin que vous puissiez cognoistre que, quand nous leur avons mandé quelque chose sur le sujet qu'ils disent, ç'a seulement esté en façon de nouvelles qui courent, et non pas qu'on assure pour veritables. Quoy donc ? tout ce qui se dit, et qui vole par la bouche des hommes, doit estre tenu pour chose assurée ? O Tomantes ! si cela estoit recevable, combien te ferois-je voir de lettres qui m'ont esté escrites durant ton sejour parmy les Gallo-ligures, de tes nouvelles affections. Mais si je n'en ay rien creu, et si seulement je ne t'en ay jamais fait semblant, ne t'ay-je pas enseigné qu'à mon exemple tu en devois faire de mesme ? Et si, comme tu viens de dire, on doit croire toute vertu en la personne aimée, puis-je penser que je sois aimée de toy, puis que tu me reproches la legereté et l'inconstance, vice d'autant plus honteux à une fille, que son contraire est la qualité la plus requise en nous ?

Or, nostre tres-juste juge, vous avez ouy les requestes que ces deux bergers vous font, nous y ajoutons encore nostre supplication, afin que l'on ne die plus que sur les rives de Lignon il y ait des bergers tant ignorants d'amour que ceux-cy, ou que, pour le moins, il leur soit defendu de se plus usurper tant induement l'honorable nom d'amant qu'ils veulent porter, et duquel ils sont tant indignes. Mais pour nous, nostre voyage seroit icy grandement inutile, si nous n'en retirions que les declarations qu'ils desirent. C'est pourquoy nous demandons, en vertu du pouvoir que l'oracle vous a donné, et pour chastiment des fautes qu'ils ont commises contre nous en feignant d'aimer sans aimer, que vous leur defendiez de jamais se souvenir de Dorisée ny de Delphire, et que se contentans d'avoir si longuement abusé de nostre patience, desormais ils s'adressent ailleurs, pour plus heureusement pratiquer les enseignemens que vous leur donnerez, si toutesfois, ce que je ne croy pas, ils prennent jamais envie de les observer.

Delphire dit ainsi, et avec une honneste rougeur apres avoir salué son juge et le reste de l'assemblée, se remit en sa place, pour attendre l'ordonnance de Diane. L'on ouyt lors un murmure universel parmy ceux qui l'avoient ouye, les uns approuvant et les autres desapprouvant ses raisons, mais toutes en general admirant son bel esprit, et la modestie avec laquelle elle avoit parlé. Et parce que Diane ne pensoit pas qu'il y eust personne qui eust rien à dire davantage, elle vouloit commencer à demander particulierement l'opinion des bergers et des bergeres, desquels elle vouloit avoir l'avis, lors que Filinte et Androgene se leverent, qui la supplierent de les vouloir ouyr, devant que prononcer son jugement, parce qu'ils n'estoient pas les moins interessez en toute cette affaire. Diane alors se remettant en son lieu, commanda à Filinte de parler pour tous deux. Et quand le bruit fut cessé, pour luy obeyr, il commença de cette sorte.

HARANGUE DE FILINTE

Si ceux qui aiment bien sçavent peu dire de leur affection, comme cette belle bergere vient d'assurer, vous ne trouverez pas estrange, ô nostre juge, que, suivant cette regle generale, Filinte sçache peu parler de l'amour qu'il porte à Delphire, ny Androgene à Dorisée, puis que leur passion est si recogneue qu'elle n'est point mise en doute de personne qui y ait quelque

interest. Vous ne le trouverez point estrange, dis-je, ny lors que vous viendrez à prononcer vostre jugement, le deffaut de mes paroles ne sera point cause qu'il soit moins à nostre avantage, puis que par la bouche mesme de nos parties, vous apprenez que Delphire et Dorisée ont esté aymées de nous avec tant d'affection et de fidelité, qu'elles n'y ont jamais pu trouver de manquement ny de remarquable deffaut.

Quant à moy, j'ay commencé d'aimer Delphire devant que Tomantes eust presque des yeux pour la regarder, et Androgene a servy Dorisée, lors qu'Asphale montrait par son inconstance de se lasser d'un si glorieux service. Cette premiere affection que j'ay eue devant tout autre pour cette belle bergere merite que, comme fils aîné, je sois le premier partagé, et cette dernière d'Androgene, que, comme survivant, et digne successeur, il herite du bien qu'il recherche. Ce n'est pas que pour avoir esté le premier, je n'aye toujours continué et ne continue encore ny qu'Androgene, pour avoir esté le dernier, n'ait commencé son service de bonne heure, mais c'est que l'un et l'autre ont tousjours vescu avec un respect et une observation si grande envers ces belles bergeres, que nous avons patiemment souffert les faveurs qu'à nos yeux elles ont fait à ces deux volages et inconstants. J'avoue que le despit m'a quelquefois fait concevoir des impressions de colere, et pour dire ainsi, m'a fait mutiner contre les indues rigueurs que cette belle me faisoit souffrir ; mais qu'elle die elle-mesme si, en la plus grande furie de mon mal, j'ay pour cela jamais fait action qui ne fust toute bruslante d'amour.

Car, ne parler point à elle de quelque temps, et soudain qu'elle tournoit les yeux sur moy, revoler encore plus promptement à mon devoir, qu'est-ce que cela signifie, sinon que mon affection estoit encore plus forte que sa rigueur ? Et si Androgene, voyant la preference que Dorisée faisoit d'Asphale à luy, n'a laissé de continuer avec tant de discretion et de fidelité, n'a-t-il pas rendu preuve que rien ne le pouvoit divertir de cette amour et de ce fidele service ? On dit que la goutte d'eau par succession de temps cave le marbre le plus dur, et un service si longuement continué se froissera-t'il inutilement sur le marbre insensible de leur cœur ? Doncques nous serons les seuls qui servirons sans recompense, et qui semerons la terre sans esperance de moisson ? Doncques, pour nous seuls, Amour sera ingrat, et pour nous seuls, avare envers ceux qui le serviront fidelement ?

Nostre juge, considerez quelle apparence de raison ou quelle justice au regne de ce dieu se pourroit trouver, si une si grande injustice nous estoit faite. Nous nous sommes quelquefois consolez, Androgene et moy, lors que sans raison nous avons veu ces deux volages obtenir des recompenses, au lieu des chastimens qu'ils devoient justement attendre, avec cette opinion, qu'il faut combattre devant que vaincre, et suer longtemps sous la peine et le travail devant que triompher. Mais il faut avouer que maintenant deux choses nous estonnent : l'une, de voir ces deux inconstants triompher devant que avoir travaillé ; et l'autre, que nous ne pouvons vaincre la rigueur de ces cruelles, apres avoir tant et si longuement combattu. Et si rien de tout cela ne nous met en si grande admiration que la pretention, pour ne dire outrecuidance, avec laquelle Tomantes et Asphale osent esperer, voire demander, comme chose qui leur soit due, d'estre aimez de ces deux belles filles, puis que, si jamais Amour a eu le courage de venger les outrages qui luy sont faits, c'est contre eux qu'il doit lascher les traits de sa justice pour les rendre exemplaires à tous ceux qui abusent du nom d'amant.

Je m'estonne, Tomantes, qu'apres avoir receu tant de graces de Delphire, desquelles la moindre pouvoit fixer un cœur de Mercure, toutesfois si ce n'avoit point esté à toy qu'elles eussent esté faites, te voylà sur les mesfiances, sur les reproches, et sur la retraite. Je ne sçay que dire, Asphale, qu'à ton depart tu t'en ailles sans estre aimé, et qu'à ton retour tu te trouves possesseur des bonnes graces de Dorisée, et que pour la rencontre des yeux d'elle, et

d'Androgene dans un miroir, tu ne te souviennes plus de tant de faveurs, et qu'en perdant la memoire, tu perdes aussi et l'amour et le ressentiment que tu dois avoir de tant de graces receues, et qui ne, pouvoient estre meritées, ny par toy, ny par personne du monde. Mais ce que j'ay trouvé le plus estrange, c'est que tous deux ayans fait ces fautes si remarquables, fautes en amour irremissibles, vous ayez toutesfois la hardiesse, il faudroit dire l'effronterie de revenir vers ces belles, et au lieu de leur demander des chastimens et des supplices, pretendre et demander les mesmes faveurs et les mesmes graces que vous avez si ingratement desdaignées. Je demeure veritablement ravy de vous voir disputer contr'elles à qui a le tort. Je demeure encore plus estonné, que vous ayez la hardiesse d'enquerir l'Oracle, et de voir l'assurance avec laquelle vous vous presentez devant un juge pour luy demander justice. Car si cette justice vous est faite, que pouvez-vous attendre de plus avantageux que d'estre bannis du regne d'amour, ou plustost condamnez à tous les supplices que des ingrats et mescognoissans ont jamais meritez ?

Les voilà, ô nostre juge, ces fideles amants, qui, apres avoir esté comblez de faveurs et de graces, non seulement se sont ingratement separez du service qu'ils devoient continuer jusques au cercueil, mais ont mesprisé celles qu'ils devoient adorer, mais de plus se sont mis sur les outrages et la medisance.

Quoy ? Tomantes, tu as bien eu la hardiesse de dire a Delphire :

La voicy la volage
Qui s'en revient vers moy,
Mais je gage
Que c'est avec dessein de rompre encor sa foy.

Et tu penses que cette mesme Delphire ait le courage de revenir encore une fois vers toy, pour s'ouyr faire une plus cruelle reproche, si tu la peux inventer ?

Et toy, Asphale, tu as bien osé dire à Dorisée :

Une inconstance estrange
Fit qu'elle me quitta ;
En eschange,
Ce qui me la redonne est ce qui me l'osta.

Et tu oses croire que cette belle fille puisse supporter de te revoir aupres d'elle sans rougir de ta honte ?

Dieux bons ! en quel siecle sommes-nous venus, puis que ceux qui faillent et qui outragent l'innocence, non seulement n'en apprehendent pas les chastimens, mais en pretendent des loyers et des recompenses ! Laissez, laissez, infideles amants, à Androgene et à Filinte à demander les recompenses et les loyers, si toutesfois celui qui fait ce a quoy il est obligé, merite des loyers et des recompenses ; car veritablement ce sont ceux qui dans le regne d'Amour ont tousjours servy affectionnément, et perseveré constamment, sans jamais dementir l'honorable nom qu'ils ont pris dès le commencement.

Reprochez-nous quelle faute nous avons faite durant tout le cours de cette affection, et si vous pouvez trouver en nous une tache, nous confesserons que nous devons estre chastiez comme vous, quoy que vos erreurs et ingrattitudes soient sans nombre. Je sçay que vous m'opposerez comme j'ay dit quelques effects du despit ; mais si je n'eusse bien aimé, pourquoy me fusse-je despité, ou pour mieux dire, quelle patience ne se fut rompue aux efforts que j'ay supportez ?

Aymer avec tant d'affection que mon cœur aime, et non seulement ne voir aucune apparence de bonne volonté en Delphire, mais de cognoistre qu'elle preferoit à ma parfaite amour les feintes et les dissimulations d'un Tomantes ; qu'elle luy mettoit en compte de faveur les deffaveurs qu'elle me faisoit, et bref, la sçavoir si indignement trompée, pouvois-je moins que de me despiter sinon contr'elle, au moins contre l'astre qui dominoit au jour de ma naissance ? Car contr'elle, jamais despit, jamais colere ne m'est entrée dans l'ame ; tousjours l'amour, tousjours l'affection et tousjours le respect y ont eu la place qu'ils ont deu y avoir. Je n'en veux point de juge estranger comme toy, je la demande elle seule pour tesmoin, et pour juge, afin qu'elle en die ce qu'elle en sçait, et en juge comme il luy plaira ; car ny de son tesmoignage, ny de son jugement, je n'appelleray, ny ne reclameray jamais, pourveu qu'elle me laisse libre la permission de l'aimer, de la servir et de l'adorer. Bien faisons nous une protestation icy, Androgene et moy, devant toute cette troupe, que si Tomantes et Asphale ne sont chastiez des ingratitudez et des infidelitez desquelles ils sont atteints et convaincus, et si au contraire Filinte et Androgene ne reçoivent le loyer et la recompense de leur affection et fidelité, il ne faut plus que desormais dans le reign de l'Amour on espere qu'aucun outrage, ny aucune injure soit punie ny chastiee, ny qu'aucun bien-fait soit recognu ny recompensé, puis que ces bergers ayant passé les limites de toutes les plus grandes offences, auront esté laissez sans peine et sans chastiment, et nous sans loyer et recompense.

Lors que Filinte eut parlé et qu'il se fut remis en son lieu, Asphale et Dorisée voulurent reprendre la parole pour luy respondre ; mais Diane fit signe de la main que chacun se remist en sa place, et que l'assemblée estoit assez informée de tout ce que les parties pourroient dire. Et se levant, elle tira à part Alexis, Astrée, Phillis, et Silvandre et leur demandant leur advis sur le differend de ces bergers et bergeres, apres avoir assez long-temps discouru ensemble, en fin se remettant en sa place, elle prononça un tel jugement.

JUGEMENT DE DIANE

L'amour, comme tout ce qui est en l'univers, se conserve et se perfectionne par le mouvement et par la contrariété. Et d'autant que ce mouvement ne se peut faire aux choses qui d'elles-mesmes sont fermes et stables, sans quelque agent exterieur, le mouvement aussi et l'agitation qui peuvent conserver et perfectionner l'amour, qui de soy-mesme est ferme et stable, ayants à venir d'un moteur estranger, ne peuvent avoir leur naissance que de la jalousie, fille à la verité d'amour, mais naturelle, et non pas legitime, et toutesfois presque inseparable. Aussi voyons-nous que c'est de cette jalousie que ces petits divorces et ces petites dissensions naissent, que les plus sages ont tousjours dit estre des renouvellemens d'une plus grande amour. Il faut toutesfois entendre que cette jalousie en doit bien estre la mere, mais non pas long-temps la nourrice ; car si elle continue de leur donner longuement le laict, au lieu de petites dissensions, et de petits divorces, on la void changer en de grandes desunions, et dangereuses haines, qui trainent tousjours en fin la mort indubitable de l'amour.

Or en ce differend esmeu par devant nous entre Delphire et Dorisée d'une part, Tomantes et Asphale d'autre, et Filinte et Androgene d'autre, l'on voit ces diverses sortes de dissensions et de divorces. Car entre Filinte et Delphire, l'on ne void pas ces petites et veritablement amoureuses dissensions, desquelles amour prend de si douces et de si agreables forces et accroissement. Entre Tomantes et Asphale envers Delphire et Dorisée, ne se voyent que ces desunions et dissensions trop longuement nourries par une opiniastre jalousie, desquelles en fin si l'amour n'est morte, elle a esté pour le moins en l'agonie de la mort. Et au contraire, que

void-on en Androgene, qu'une patiente tolerance, qui pourroit estre soupçonnée de peu d'amour, sans la perseverance avec laquelle il a continué et continue encore d'aimer. Toutes ces choses longuement debattues, et meurement considerées par nous, à qui la charge en a esté commise par la voix de l'Oracle : Nous declarons que Tomantes et Asphale sont atteints et convaincus d'avoir erré contre les loix d'Amour, et contre ce qu'ils doivent au nom d'amant, en laissant si longuement nourrir ces dissensions par leur jalousie inconsiderée. Que Filinte et Androgene, au contraire ont montré en toutes leurs actions une exacte observance de tous les devoirs de veritables amants.

En d'autant que l'impunité des crimes, et les bonnes actions non recogneues sont cause de la ruine de tous estats et de toutes republicues : Nous ordonnons, en vertu du pouvoir à nous donné, que tous les services que jusqu'à ce jour Tomantes et Asphale ont rendus en qualité d'amants et de serviteurs à Delphire et à Dorisée, et que toutes les peines et les inquietudes qu'ils ont souffertes en les aimant, et en les recherchant, seront comme non advenues et mises toutes à neant, sans que pour ces choses ils puissent pretendre à l'advenir aucune recognoissance ny gratification.

Et au contraire, nous ordonnons que les services que Filinte et Androgene ont rendus à Delphire et à Dorisée, toutes les peines, les patiences, impatiences et inquietudes qu'ils ont souffertes en les ayant et en les recherchant, demeureront en leur force et valeur, et leur serviront à l'advenir envers elles comme de raison.

Et neantmoins, d'autant que la repentance appelle presque par force le pardon, Nous ordonnons que, si Tomantes et Asphale se repentent de leur faute, et veulent de nouveau aimer et servir Delphire et Dorisée, elles seront obligées de les recevoir comme amants et serviteurs nouveaux, qui commenceront à meriter quelque chose envers elle dès le jour qu'ils recommenceront à les servir.

Et passant outre, et en suite de ces supplications à nous faites par les dits Tomantes et Asphale touchant leurs quatre demandes, Nous disons : à la premiere, que, sans offenser la constance, la bergere peut souffrir, mais non pas rechercher, ny desirer d'estre servie de plusieurs. A la seconde, que cette pluralité de serviteurs non recherchez, ny desirez, mais soufferts, ne peut licentier l'amant à la pluralité des dames, si ce n'est, ce qui n'est pas croyable, qu'elles fussent aussi souffertes, et non desirées ny recherchées. A la troisieme, que non seulement l'amante, mais l'amant aussi, doivent vivre parmy tous, mais à un seul, imitant en cela le beau fruit sur l'arbre qui se laisse voir et admirer de chacun, mais gouter d'une seule bouche. Et à la derniere, que celuy outre-passe les limites de la constance, qui fait chose dont il s'offenseroit si la personne aimée en faisoit autant.

Et afin qu'à l'advenir il ne se voye plus sur les bords de la riviere de Lignon une si crasse et honteuse ignorance parmy les bergers, Nous voulons et ordonnons que les sus-dites demandes et resolutions seront escrites par Silvandre au bas des Tables des loix d'Amour, avec l'advis et opinion de tous ceux qui voudront s'y sous-cire, afin qu'elles se voyent à jamais dans le temple de la déesse Astrée.



Dans un bois, Silvanus rencontre Phyllis qui s'adresse à lui, accompagnée de Diane, Alexis et Astrée.